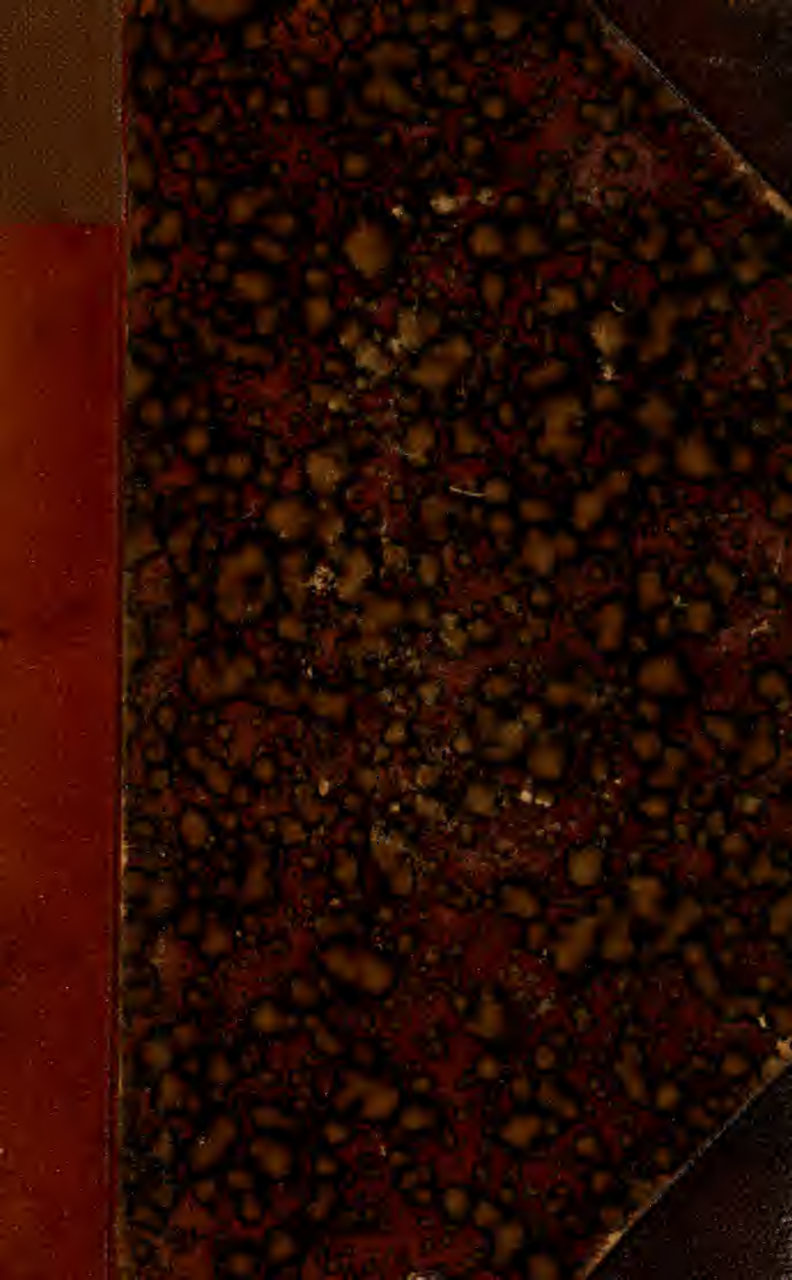






PARAVENTS

ET

TRÉTEAUX

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (ODÉON).

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte (GYMNASE).

BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (ODÉON), en collaboration avec M. A. Delavigne.

LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (GYMNASE), même collaboration.

L'AMIRAL, comédie en trois actes, en vers (GYMNASE).

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE, poésies.

L'ÉMIGRANT ALSACIEN, récit en vers, avec un dessin de G. Doré.

A TIRE D'AILE, poésies.

LA POÉSIE DE LA SCIENCE, *poème couronné par l'Académie française*, en collaboration avec M. L. Denayrouze.

LES ÉCREVISSES, fantaisie en vers, avec douze dessins de M. S. Arcos, dite par M. C. Coquelin, de la Comédie-Française.

AIOL, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 26434.

JACQUES NORMAND

PARAVENTS

ET

TRÉTEAUX

— FANTAISIES DE SALON ET DE THÉATRE —

Le Chapeau
Le Fou rire — On Dansera — Si j'étais Femme
Les Écrevisses — Elle est Jolie
La Gervaise — La Farce de la Cornette
Etc., etc.

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882


LIBRARY
MAR 2 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

FIN DE SAISON

1



FIN DE SAISON


CTOBRE vient : de nos plages,
Comme des oiseaux surpris,
Les Parisiens volages
S'en retournent vers Paris.

Sur la grève, en longues files,
Veuves des baigneurs mouillés,
Les cabines immobiles
Ont des airs apitoyés ;

Au Casino, qui naguère
S'emplissait de gais flonflons,
A peine si quelqu'un erre
Dans le vide des salons;

Sur la table de lecture
Le journal tant retenu
S'offre, — vulgaire pâture, —
Au premier passant venu;

Les affiches pendent, tristes:
Le vrai « Chocolat Ibled »
S'accole aux grands noms d'artistes,
Mesdames X, Y, Z;

Avec un regret sonore
Dans les galets entassés
Le flot glisse, et cherche encore
Les beaux corps qu'il a bercés;

A l'hôtel, chacun vous aime :
L'hôtelier, discret et doux,
Tient à vous servir lui-même
Un beefsteak choisi pour vous,

Et, soignant votre pratique,
Vous donne, pour très peu cher,
La chambre, la chambre unique
Avec balcon sur la mer.

O mer, éternelle amie !
Par cet automne éclatant,
Rêveuse et presque endormie,
Jamais je ne t'aimai tant !

Loin des foules affolées
Qui chaque été, mêmement,
Sur tes plages violées
Jettent leur encombrement;

Loin du bruit qui vous obsède,
Loin du monde qui fait loi,
A soi seul on te possède,
On t'a tout entière à soi!

Aussi prends-tu pour leur plaire,
A ces derniers amoureux,
La toilette la plus claire,
Et les tons les plus heureux.

Sous cette brume ténue
Que met sur toi le matin,
Tu leur dis la bienvenue
D'un air discret et mutin;

Quand, par les midis splendides,
Tu t'étales au soleil,
Pour les fêter, tu te rides
D'un beau sourire vermeil;

Et, quand le couchant te grise
De flots d'ocre et de carmin,
Tu sembles, coquette exquise,
Leur murmurer : « A demain ! »

Mais en vain ta voix supplie,
En vain tu fais les yeux doux :
Alors même qu'on l'oublie,
Paris vit toujours en nous.

La grand'ville nous appelle :
Trop faibles pour résister,
O mer, compagne fidèle,
Nous t'allons bientôt quitter !

Nous allons quitter tes plages,
Tes grèves de sable uni,
Tes grands ciels, où les nuages
S'entassent à l'infini ;

Ta brise aux senteurs salées
Dont le poumon se gonfla,
Tes grandes vagues perlées...
Nous quitterons tout cela

Pour ces plaisirs qu'on renomme,
Ces beaux plaisirs de l'hiver :
Le vieux whist qui vous assomme
En face d'un vieux partner;

Le théâtre où l'on s'installe
Pour humer l'air éthéré
Par deux gros voisins de stalle
Plus qu'à moitié respiré;

Les grands dîners d'étiquette
Avec des gens inconnus,
Où la gastrite vous guette
Sous les roses des menus ;

Le bal, — supplice canaque ! —
Où chacun vient s'entasser,
Et cire un parquet qui craque,
Sous prétexte de danser ;

Les raouts de toute sorte,
Et les fêtes de haut goût
Où, serré contre une porte,
Tenant à peine debout,

On entend l'artiste en vogue
Qui, folâtre ou bien fatal,
Vous récite un monologue...
Mais n'en disons pas de mal !

Oui ! c'est pour toutes ces joies
Que nous te quittons, ô mer,
Jusqu'à ce que tu nous voies
Revenir vers ton flot clair,

Sur tes belles grèves roses
A l'impalpable gravier
Soigner nos folles névroses
Et nos rhumes de janvier !





LE CHAPEAU



LE CHAPEAU

Dit par M. C. Coquelin, de la Comédie française.

Mise en scène : Un chapeau à la main.

Eh bien oui ! je le suis depuis mardi dernier !
C'est un fait bien acquis, impossible à nier,
Je le suis pour de bon, pour de vrai, sans réplique,
Devant deux bons témoins, par bon acte authentique,
Dûment enregistré, timbré, tous droits perçus,
Dont coût : quelques cents francs... et le bonheur en sus.

Marié!... qui l'eût dit?... Moi, le célibataire
Le plus obstinément endurci de la terre;
Moi qui, dans un salon de ménages farci,
Traînais comme une odeur damnable de roussi;
Moi qui manquais déjà, sans raisons acceptables,
Cinq ou six unions tout à fait... confortables;
Moi qui, chaque matin, en dépit de mes soins,
Avais un jour en plus et des cheveux en moins;
Moi qu'enfin à jamais les mères de famille
Méprisaient, pour n'avoir pas épousé leur fille...
Marié! marié! dé-fi-ni-ti-ve-ment!

« Pourquoi, m'allez-vous dire, un pareil changement?
Quel intérêt soudain, quelle puissante cause
Détermina chez vous cette métamorphose
Et vous fit, vieux garçon, changer ainsi de peau? »

Quelle cause?... Cherchez!... Devinez!...
Un chapeau!

Un chapeau, comme tous les chapeaux de la terre,
En soie, avec des bords, de la forme ordinaire,
Enfin absolument pareil à celui-ci.
« Un chapeau ? »

Vraiment oui !

« Comment cela ? »

Voici !

Un soir de cet hiver j'allais dîner en ville.
Excellente maison, réception grand style,
Avec concert le soir... et tout ce qui s'ensuit.
A l'heure du dîner j'arrive, on m'introduit ;
Front bas et talons joints, je salue, et je pose
Mon chapeau sur un meuble. On se présente, on cause,
Huit heures moins le quart... on dîne. C'est fort bien !
Quant au repas, ma foi, je n'en dirai trop rien...

Le hasard me donnant deux voisines... muettes,
Je fis sur le menu des études complètes...
A la fin du dîner, je le savais par cœur.
Le festin terminé, bien que pauvre fumeur,
Je dus d'un fort cigare entretenir les flammes
Pour ne pas demeurer tout seul avec les dames.
Puis, retour au salon vers dix heures trois quarts.
Le concert commençait. Foule de toutes parts.
Les dames, bras à bras, blanches et bien rangées,
Rappelaient vaguement les boîtes de dragées.
Debout contre une porte, et, de l'autre côté,
Un immense monsieur strictement cravaté,
Un cuirassier sans doute, aux moustaches cirées,
J'aperçois, dans le fond, les boucles éplorées
D'une dame chantant un air sentimental.
Je ne voyais qu'à peine et j'entendais fort mal...
J'applaudis cependant, par bienséance pure.
Puis un habit correct, d'agréable tournure,
Parut... et dit des vers.

C'est la mode aujourd'hui.

Le moindre amphitryon ne peut rester chez lui
Sans vous servir le soir, en guise d'ambroisie,
Quelques échantillons nouveaux de poésie,
Que récite un monsieur, vibrant avec excès,
Et venant plus ou moins du Théâtre-Français.

Or, les vers, voyez-vous...—j'ai honte à vous l'apprendre, —
Les vers, moi... ça m'endort!

Je me sentis donc prendre
En écoutant ce vague et doux bruissement,
Malgré tous mes efforts, d'un engourdissement,
D'une étrange torpeur qui saisit tout mon être.
Je le sentais, j'allais dormir... ronfler peut-être!
Ah! sortons, sortons vite... ou sinon! D'un regard
Je cherche mon chapeau... Déplorable hasard!
La console où tantôt, en faisant mon entrée,
Je l'avais déposé, m'apparaît entourée
D'un triple rang touffu, formidable, profond
De dames s'éventant, les yeux vers le plafond.

Obstacle infranchissable et charmant assemblage
De cheveux s'élevant comme un échafaudage,
De diamants, de fleurs, de colliers... et plus bas
D'épaules... mais qu'alors je ne regardais pas,
Car mon chapeau tout seul absorbait mes pensées !

Il était là, montrant ses formes élancées,
Au pied d'un candélabre à colonnes, tout fier,
Tout reluisant encor du dernier coup de fer...
Et je le regardais doucement, d'un œil tendre,
Et murmurais tout bas :
« Que ne puis-je te prendre !
Que ne puis-je te mettre, — ô chapeau bien-aimé ! —
Sur ma tête, et quitter ce salon renfermé ! »

Et le magnétisant d'un regard plein de flammes :

« Viens, petit, viens ! franchis ce triple rang de femmes !
Ou bien vole au-dessus, ou bien passe au travers...
Viens en bas, dans la rue... on n'y dit pas de vers ! »

Et toujours ronronnait l'éternelle tirade...
Et, dormant à moitié, de plus en plus malade,
Suppliant, dévorant mon couvre-chef de l'œil :
« Viens, petit, viens à moi!... Nous trouverons au seuil
De cette maison chaude où la foule s'entasse
Un bon petit air frais qui réveille et délasse...
Vois! La nuit est superbe et le trottoir est sec!
Nous reviendrons à pied, tranquillement, avec
Le silence amical de la lune qui brille...
Viens!... »

— « Avez-vous fini de regarder ma fille?
Par la sambleu, monsieur?... » dit une grosse voix
Tout à côté de moi... Je tressaille, et je vois
Mon immense voisin, le cuirassier, tout rouge,
Qui me lance un regard terrible... Je ne bouge
Et doucement : « Moi?... Mais... je ne sais même pas
Où se trouve...

— Ma fille?... Eh! palsambleu! là-bas!
Devant cette console... avec un ruban rose!

Faites donc l'innocent!

— Mais, monsieur...

— Je suppose

Que vous ne nierez pas...

— Pourtant!

— Nous connaissons

Ce que valent, monsieur, vos étranges façons!

— Mes façons?

— Oui, monsieur! Cinq unions manquées

Ne sont pas, croyez-m'en, sans être remarquées...

— Permettez...

— Vous passez, depuis déjà longtemps,

Pour un petit monsieur des plus compromettants...

— Moi? mais...

— Et maintenant, vous osez, plein d'audace,

Regarder hardiment ma fille, face à face?

— Eh! sapristi! monsieur! je n'ai pas un moment

Regardé votre fille, entendez-vous?

— Vraiment!

Que regardiez-vous donc?

— Puisqu'il faut vous le dire,
C'est mon chapeau, monsieur!
— Morbleu! vous voulez rire?
Votre chapeau, monsieur?
— Oui, monsieur! mon chapeau! »

Je sentais que le sang me montait à la peau...
Il m'agaçait un peu, ce père de famille,
Voulant qu'à toute force on regardât sa fille!

L'habit noir, dans le fond, rhythmait toujours ses vers

Et mon voisin et moi, nous jetant de travers
Des regards courroucés, marmottions à voix basse :
« C'est ma fille, monsieur!
— C'est mon chapeau!
— De grâce,
Parlez un peu moins haut! » fit un monsieur nerveux.
« Vous m'en rendrez raison sur-le-champ! Je le veux!

Me dit le cuirassier...
— Hé! qu'à cela ne tienne!
— Demain, vous recevrez ma carte!
— Et vous la mienne! »

C'était, vous le voyez, un bon duel en train.

Une seconde après, avec fort peu d'entrain
D'ailleurs, dans le salon les bravos éclatèrent.
L'habit avait fini. Les groupes s'agitèrent,
Brouhaha général, promenade au buffet,
Le rempart féminin s'écarte tout à fait :
Enfin, je vais pouvoir aborder la console!
Je jette à mon rival un froid salut, je vole
Vers l'objet de mes vœux, franchis d'un pied coquet
Les traînes serpentant gaîment sur le parquet,
Je vais toucher au but...
« C'est ce chapeau peut-être
Que vous cherchez, monsieur?... »
Et je vois apparaître

Au bout d'un bras charmant, délicat, bien formé,
— Un vrai bijou de bras, — mon chapeau bien-aimé!
Je relevai les yeux... c'était le ruban rose!

« Allez, monsieur, allez!... j'ai bien compris la cause
Qui vous faisait toujours regarder par ici :
Vous dormiez tout debout, tenez... comme ceci...
Ah! que j'aurais voulu, pour calmer votre peine,
Vous l'envoyer là-bas, ce chapeau, par la chaîne
Des dames, à travers le salon, main à main,
Il eût tout doucement fait son petit chemin...
Mais j'avais un peu peur, vous devez le comprendre,
Qu'on ne le remarquât... Bon! je vous fais attendre...
Bavarde que je suis! Vous tombez de sommeil,
Voici! Bonsoir, monsieur! »
Ange, ange au front vermeil!
Elle avait deviné mon angoisse cruelle,
Et de tous mes regards n'en prit pas un pour elle!

O sublime candeur! Pure naïveté!

Je reçois de ses mains l'objet tant souhaité,
Et retournant tout droit à mon grand adversaire :

« Eh bien! monsieur, eh bien!... je veux être sincère!
Oui, vous aviez raison!... oui! car ce n'était pas
Mon chapeau qu'à l'instant je regardais là-bas,
Mais c'était — pardonnez à ma franchise extrême! —
Votre fille, monsieur, votre fille... que j'aime!
— Vous, monsieur?... »
Il tourna vers moi ses gros yeux ronds,
Puis, me tendant la main :
« Nous en recauserons! »

Et l'on en recausa si bien, qu'on sut s'entendre
Et que le résultat ne se fit pas attendre!
Or c'est mardi dernier, comme je vous le dis...
Ma femme est un trésor; ma vie, un paradis. .
Mon beau-père — un mouton, malgré son air austère, —
Pas cuirassier du tout, est chef au ministère;
Enfin, — mérite rare et qui n'a pas de prix! —

L'excellent homme est veuf,donc...vous m'avez compris.

Or ce bonheur complet, que mon cœur ne peut taire,
C'est toi, simple chapeau de soie... ou bien ton frère,
Qui me l'avez valu!... Pauvres gibus anglais!
Parfois l'on rit de vous et l'on vous prétend laids :
On dit que de trop près vos formes surannées
Rappellent les tuyaux ornant les cheminées...
En vous jugeant ainsi peut-être on n'a pas tort :
Mais moi, reconnaissant jusqu'au jour de la mort,
Je veux, — malgré votre air formidablement bête, —
Avec un saint respect vous porter sur ma tête!



LE FOU RIRE



LE FOU RIRE

Dit par Me Jeanne Samary, de la Comédie française.

Que voulez-vous que je vous dise ?
C'est un défaut, je le sais bien!
Je comprends qu'on s'en scandalise:
Mais, sur l'honneur, je n'y peux rien.

Cela me prend sans que j'y pense,
Et le plus souvent sans raison...
Et je ris!... je ris!... Ça commence!
Pardon!... J'ai beau faire!... pardon!

C'est un frissonnement étrange
Qui grandit malgré mes efforts :
Qui me chatouille, me démange,
Me glisse tout le long du corps,

M'arrive aux lèvres, les dévore,
Les force à s'ouvrir malgré moi...
Allons, bon! ça me prend encore!
Ah! c'est trop fort!... Voyons! tais-toi!

Croyez-m'en, c'est un vrai martyre,
Un grand tourment, presque un malheur!
D'abord, quand je me mets à rire,
Je deviens laide à faire peur :

Je fais une horrible grimace;
Mon nez, appendice mouvant,
Semble prêt, frétillant sur place,
A s'envoler au moindre vent;

Bref, j'ai honte... et dans ma colère
Je voudrais, en catimini,
Descendre à cinq cents pieds sous terre,
Et remonter... quand j'ai fini.

Ensuite, ma mauvaise chance
Fait que mon fou rire me prend
Justement quand la circonstance
Commande un sérieux très grand,

Et, quand tout ce qu'on vient me dire
Exigerait des airs penchés...
Bon! je pars d'un éclat de rire
Devant les gens effarouchés!

Une dame, hier, d'aventure,
M'apprend la mort de son mari,
Qu'elle exécrait — même en peinture! —
Ce que j'ai ri! ce que j'ai ri!

L'autre matin, courbant la tête
Sous le poids des déceptions,
Un monsieur me dit sa défaite
Aux dernières élections.

Dans sa commune tout entière
Rien que deux voix — maigre régal! —
La sienne... et celle de son frère!
J'ai ri! j'ai ri!... C'était très mal

Enfin... — vous n'allez pas me croire
Lorsque rien n'est plus vrai pourtant! –
L'autre soir... — si drôle est l'histoire
Que je rougis en la contant! —

Papa, qui se creuse la tête
Cet hiver, pour me marier,
Me dit de me mettre en toilette
D'un petit air tout singulier.

Devant cet air énigmatique
Je doutais... doutes superflus!
« Cocher, à l'Opéra-Comique! »
Dit papa : je ne doutai plus.

En effet, pendant un entr'acte,
Par hasard, sans le moindre apprêt,
Un jeune homme, tenue exacte,
Gants blancs, habit noir, apparaît.

Par hasard on me le présente;
Par hasard on le fait asseoir;
Par hasard il me parle, et chante
L'éloge du *Domino Noir*.

« Quelle musique enchanteresse...
Délicate et fine en tout point!
— Oh! oui, monsieur! — Quelle jeunesse!
Un chef-d'œuvre ne vieillit point!

— Oh! non, monsieur! — Pour moi, j'admire
Cet esprit... ce talent... ce goût...
— Et moi, monsieur! » Maudit fou rire!
Voilà qu'il me prend tout à coup!

« Mademoiselle... — Ah! ah! — Je pense
Que néanmoins vous aimez mieux
La Dame Blanche? — Ah! ah! — Silence! »
Me fait papa, l'air furieux.

« C'est une œuvre bien délicate...
Toujours jeune... un art inouï... »
Ah! ah! ah! ah! tant pis! j'éclate
Au nez du jeune homme ébahi!

Devant cet accueil qui l'étonne
Saluant, tout interloqué,
Il s'en va : papa gronde, tonne...
Et le mariage est manqué!

Bah! me direz-vous, point de peine!
Une autre fois tout ira bien!
Hélas! non! car, j'en suis certaine,
Depuis ce fâcheux entretien,

A chaque nouvelle entrevue,
Aux Français comme à l'Opéra,
Dès l'abord, à première vue,
Mon fou rire me reprendra...

Si bien que, même assez gentille,
— Du moins à ce que l'on me dit! —
Il me faudra demeurer fille
Grâce à ce fou rire maudit!

A moins qu'une incroyable chance
Ne m'offre un mari tout exprès
Qui veuille m'épouser d'avance...
Et me faire la cour après.

Bah ! pouvez-vous encor prétendre,
Il est un moyen des meilleurs :
C'est, quand le rire va vous prendre,
De tourner votre esprit ailleurs,

Vers quelque sujet bien étrange,
Bien fastidieux ou bien noir :
Le ministère, — que l'on change ! —
Le drame, — que chacun va voir.

Hélas ! ce moyen salutaire
Pour d'autres, mais pour moi mauvais,
Me produit l'effet tout contraire
A celui que j'en attendais :

Car mon fou rire opiniâtre
Transformant les aspects réels
Me fait voir un drame... folâtre !
Et des ministres... éternels !

Non! croyez-m'en : le mal empire
Quand on s'efforce à l'arracher,
Et le plus sûr moyen de rire
C'est de vouloir s'en empêcher.

Le sérieux, cela se garde
Autant que l'on n'y pense pas :
Ainsi moi, que chacun regarde,
Je reste ici sans embarras...

Je parle en toute confiance...
Je ne ris pas!... mais qu'un moment
Je me trouve avoir conscience
De parler sérieusement...

Oui! je rirais! sans aucun doute...
Et tenez... et tenez... voilà...
Voilà que je me mets en route
Rien qu'en me figurant cela...

Ah! ah!... j'aurais voulu vous dire
Pourtant... mais... efforts superflus...
Ah! ah! ah! ah! je me retire...
Ah! ah! ah! ah! je n'en puis plus!...

(Elle sort en éclatant de rire.)





ON DANSERA



ON DANSERA

Dit par M. Delaunay, de la Comédie française.

On dansera, portait mon invitation.

On dansait donc, avec grande animation.
Quelque peu par plaisir, beaucoup par hygiène,
Moi, je dansais aussi : la danse est chose saine.

Une valse, plaintive et douce, commençait.

Je l'aperçus alors, droite dans son corset,

Dix-sept ans tout au plus, mignonne, mince, fraîche,
La peau rosée, ainsi qu'un fin duvet de pêche,
Les cheveux pleins d'aurore et les yeux pleins d'azur.
Assise derrière elle et s'appuyant au mur,
Immobile, perdue en quelque rêverie,
Sa mère dignement faisait tapisserie,
Et dans sa robe sombre et sous son turban vert,
L'œil vague et demi-mort, l'éventail entr'ouvert,
Sommeillait doucement, en suivant de la tête
Le rhythme de la valse et le bruit de la fête.

L'enfant, elle, frappait d'un pied coquet le sol,
Pareille à l'oiselet qui veut prendre son vol...
Je l'invitai suivant la règle, et nous tournâmes.

Et tandis qu'au milieu des traînes dont ces dames
(Soit dit bien humblement, mais bien du fond du cœur)
Augmentent chaque hiver le poids et la longueur,
Je louvoyais, ainsi qu'un marin dans l'orage;
Tandis que je tenais par son frêle corsage

Ma mignonne danseuse enlacée à mon bras...

« Quelle charmante enfant! me disais-je tout bas;
Tendre fleur à l'aurore à peine épanouie,
Elle ne connaît rien des choses de la vie...
Elle jouait encore à la poupée, hier...
Pour la première fois sans doute cet hiver
On l'a menée au bal... elle va dans le monde...
Un début! quelle affaire!... O chaste tête blonde!
Je sens monter à moi, de tes cheveux flottants,
Comme un parfum béni de joie et de printemps! »

Je m'exaltais, ainsi, lorsque, lasse peut-être,
Dans un coin du salon, devant une fenêtre,
Ma danseuse, cessant de tourner, s'arrêta.
Il fallait donc causer. Moi, comme un grand bêta,
En tortillant mes gants je cherchais une phrase,
Quand l'enfant, m'arrachant à ma muette extase :

« Que pensez-vous, monsieur, du discours d'aujourd'hui?

— Du discours? quel discours?

— A la Chambre! L'appui

De monsieur Blancpignon était bien salutaire...

On aurait fait, sans lui, sauter le ministère!

N'est-ce pas votre avis?...

— Si fait... en vérité...

Il eût sans Blancpignon sauté... trois fois sauté! »

J'étais embarrassé... car, notez bien la chose!

Je ne connaissais rien, moi, j'ignorais la cause

De ce fameux discours, la séance, enfin tout...

L'ingrate politique étant peu de mon goût.

« Et le groupe Duret?.... quelle noble conduite!

— Admirable!

— Entraîner tout le centre à sa suite!

Avec trente-deux voix en former quatre cents!

— Quatre cents?

— Oui, monsieur! Les arguments puissants
De monsieur Blancpignon ont ravi l'auditoire...
Quel orateur, monsieur!... Un mérite notoire!...
Quatre cents voix!... Pourtant, disons la vérité:
Les ministres, sentant le danger, ont voté.

— Ils ont voté! Tous?

— Tous!

— Ah! mon Dieu! quelle joie!
Ils ont voté... voté!... Le hasard nous envoie,
Mademoiselle, un grand bonheur, bien mérité:
Le ministère entier, tout entier... a voté! »

Elle me regardait, n'osant plus trop rien dire...
Étais-je sérieux? ou bien voulais-je rire?
Afin de la tirer de ce grand embarras,
D'un geste gracieux arrondissant le bras,
Respectueusement :

« Encore un tour? »

Mais elle :

« Que pensez-vous, monsieur, de cette loi nouvelle,
Que l'on vient de voter sur l'impôt des boissons?
Vous savez que la Chambre a fait quelques façons,
Et regrette à présent de l'avoir acceptée...
Croyez-vous qu'au Sénat elle soit rejetée? »

Allons! Après la Chambre, et pour changer, voilà
Le Sénat, à présent!... Charybde après Scylla!

« Quant au groupe Crépon, avez-vous confiance?.. »

Cette fois, c'en est trop! Et perdant patience,
Pour terminer d'un coup cet absurde entretien,
Sans répondre, glissant mon bras contre le sien,
Je la prends par la taille et vivement l'entraîne...
Mais je levais le pied et m'élançais à peine,
Qu'en un dernier accord, plaintif comme un regret,
Harmonieusement, la valse se mourait.....

Dans l'éparpillement de la danse finie,
Prenant, comme toujours, une peine inouïe,
Pour ne pas déchirer quelque volant bouffant,
A sa place, j'allai reconduire l'enfant,
Mais quand, la saluant d'une façon polie,
Je relevai les yeux, — elle, elle si jolie,
Me sembla presque laide, et son charme vainqueur
S'effaça de mes yeux, s'envola de mon cœur...

Ah! c'est qu'en un moment j'avais compris sans doute
Combien, en la jugeant, j'avais fait fausse route!
C'est qu'en un seul moment elle m'avait donné,
Sans y même songer, sans l'avoir soupçonné,
Cette impression triste, obscurément sentie,
D'une illusion folle et trop vite partie...
C'est qu'en un mot, enfin, son étrange jargon,
Sa Chambre, son Sénat, son Duret, son Crépon,
Ses votes escomptés, ses groupes... sympathiques,
Son ennuyeux savoir des choses politiques,
Ses projets de discours et ses projets de loi,

Tout cela, sur l'honneur, m'avait mis hors de moi!

Oh! rester de son âge! et toujours! et sans cesse!
Vieux, savoir vaillamment accepter la vieillesse;
Jeune, rester bien jeune, et, sans hâter le temps,
S'épanouir en paix au soleil du printemps!
Mais, comprenez-le donc, enfants, ce que l'on aime,
Ce qu'on adore en vous, c'est votre âge lui-même,
Votre simplicité, votre air naïf et doux,
Pour tout dire, c'est vous, toujours vous, rien que vous!
Oui! pour qu'on vous chérisse, et que par vous charmées
Nos âmes, pressentant vos âmes embaumées,
Comme des papillons, en désirent le miel...
Oui! pour nous inspirer un amour éternel,
Telles que Dieu vous fit, naïves et gentilles,
Jeunes filles, sachez demeurer jeunes filles!

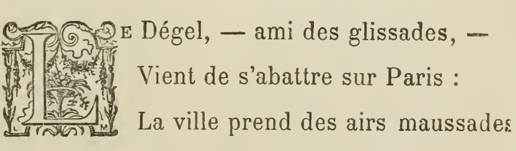


DÉGEL



DÉGEL

Croquis parisien.



Le Dégel, — ami des glissades, —
Vient de s'abattre sur Paris :
La ville prend des airs maussades
Et bâille sous le grand ciel gris.

Dans la neige qui devient boue,
Se frayant des chemins nouveaux,
Avec peine tourne la roue
Des omnibus à trois chevaux.

Fondant sur nos chapeaux de soie,
Les toits prennent des airs railleurs :
Et voici, déblayant la voie,
Le régiment des balayeurs.

Le fiacre, attendant la pratique,
Dresse son profil nonchalant;
La vieille haridelle étique
Paraît jaune sur le sol blanc...

O Dégel! roi des temps moroses!
Comme nous te maudirions, si
Parmi toutes ces tristes choses,
Tu ne nous faisais voir aussi,

Dans leurs marches aériennes,
Trottant comme des roitelets,
Les pieds de nos Parisiennes....
Et quelque peu de leurs mollets!



LA CIGARETTE



LA CIGARETTE

Hier, pour la première fois
Depuis un mois, — tout un long mois! —
O Georgette, que tu m'oublies,
Seul et triste, je retournai
Dans le petit coin fortuné
Où s'abritèrent nos folies.

Comme dans la chambre d'un mort
Je suis entré, faisant effort
Pour calmer mon cœur indocile,
Dans la chambrette aux rideaux sourds
Que pendant longtemps nos amours
Choisirent pour leur domicile.

Sur ces mille riens que tu sais,
Comme, tout rêveur, je laissais
Vagabonder ma main distraite...
Dans la petite tasse à thé
Que tu me donnas, cet été,
J'aperçus... une cigarette.

De quelque tabac étranger,
Sous ton doigt rapide et léger,
Tu l'avais faite, ma mignonne ;
Puis, quand ton amour s'envola,
La cigarette resta là...
Et, pour la fumer, plus personne.

Je la pris et je l'allumai.
Mais le nuage parfumé
Au plafond à peine s'élève,
Que ton fantôme gracieux
Soudain apparaît à mes yeux
Dans l'éblouissement d'un rêve.

Oui ! c'est toi !... vite ! ôte tes gants,
Ces gants maudits, ces intrigants
Qui me cachent tes mains mutines,
Et, montrant un peu de ton bas,
Au feu qui chantonne tout bas,
Grille le bout de tes bottines.

Faisons mille projets galants
Pour l'été qui vient à pas lents,
A travers un printemps morose,
Et que de beaux rêves dorés
Nous mènent là-bas, par les prés
En coutil blanc, en robe rose !

Qu'ils nous emportent loin, bien loin,
Hors de la ville, dans un coin
Perdu sur la côte normande,
Où tous deux, la main dans la main,
Nous suivrons quelque vert chemin,
Tout petits, devant la mer grande !

Où, par les chauds après-midis,
Couchés dans le sable, engourdis
A l'ombre d'un rocher qui penche,
Nous verrons, — point brillant dans l'air, —
A la surface du flot clair
Se jouer la mouette blanche !

Et puis l'automne, les grands bois,
Et la forêt, où tant de fois
Nous errâmes à l'aventure,
Et les peintres de Barbizon
Peignant leurs « barbes de bison »
Bien mieux parfois que la nature !

Viens, ô Georgette !... L'univers
Est à nous, avec ses prés verts,
Et son soleil qui nous enivre...
Il est à nous avec ses fleurs,
Ses chants, ses parfums, ses couleurs...
Viens, ô Georgette, il fait bon vivre !

Eh ! quoi !... Tu ne me réponds pas ?
Voici que tu fuis de mes bras
Et t'arraches à mon étreinte...
Comme derrière un blanc linceul
Tu disparais... Seul, je suis seul !...
La cigarette s'est éteinte !

Mais mon amour s'est rallumé :
Je le sens !... je veux être aimé,
O Georgette, autant que je t'aime...
Quitter le chemin que tu suis !
Vivre loin de toi !... quand je suis
Une autre moitié de toi-même !

Ah ! reviens, fût-ce un seul moment !
Dans ce nid tranquille et charmant
Tout plein de nos amours discrètes...
Dans ce nid par toi délaissé,
Reviens bavarder du passé
Et me rouler des cigarettes !





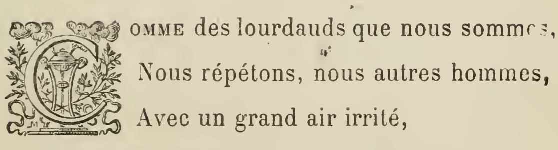
SI J'ÉTAIS FEMME!



SI J'ÉTAIS FEMME!

Poésie pour les dames seules.

Dite par M. Saint-Germain.



Comme des lourdauds que nous sommes,
Nous répétons, nous autres hommes,
Avec un grand air irrité,
Qu'en vous montrant un peu coquettes
Avec nous, mesdames, vous êtes
Des monstres de perversité.

Mais moi, franc jusqu'au fond de l'âme,
Je dis bien haut et sans regrets :
Si jamais je devenais femme,
Quelle coquette je ferais!

Loin des affaires dévorantes,
Narguant le mouvement des rentes,
Les petits faits, les grands discours,
Voltiger à travers la vie,
N'avoir qu'un souci, qu'une envie :
Plaire, plaire encore et toujours!
Faire de ce charmant programme
Le plus cher de ses intérêts...
Ah. je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Ce doit être si douce chose
De s'habiller de bleu, de rose,
Et, grâce à des calculs profonds
Cherchant à s'embellir soi-même,

De composer tout un poème
De dentelles et de chiffons!
Puis, le bravo qui vous acclame
Suivi des compliments discrets...
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Et puis je l'avouerai quand même,
— Dussé-je subir l'anathème
De quelque mari... sapajou, —
Comme je comprends qu'on se grise
De la tentation exquise
D'une toilette ou d'un bijou!
Moins courageux que vous, madame,
Jamais je n'y résisterais...
Ah! je le sens... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Comme je le comprends encore.
Le sentiment que l'on decore

D'un vilain nom : Rivalité!
Il est si juste qu'on aspire
Au premier rang dans cet empire
De la grâce et de la beauté!
Que souveraine on m'y proclame
Et les autres... viendront après!
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Enfin, j'en arrive à la chose
Qui dans cette métamorphose
Avant tout me rendrait heureux :
C'est, — vous me devinez sans peine, —
De pouvoir river à ma chaîne
Toute une troupe d'amoureux;
De sentir leurs regards en flamme
Dévorer chacun de mes traits...
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Oui! j'aimerais à la folie
Que chacun me trouvât jolie,
Et complet serait mon régal
Si quelque poète volage
M'offrait le délicat hommage
D'un sonnet ou d'un madrigal :
S'il y chantait toute la gamme
De mon esprit, de mes attraits...
Ah ! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Dût-on me traiter de cruelle,
Ainsi qu'au bout d'une ficelle
On voit gigotter un pantin,
On verrait, sous ma main habile,
Tous mes galants en longue file
Se trémousser soir et matin.
Au moindre signe de leur dame,
Ils obéiraient, toujours prêts...

Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Dans mon égale indifférence,
Leur laissant à tous l'espérance,
— Cet indestructible lien, —
Je resterais, — quoi qu'on en dise! —
Toujours fidèle à ma devise :
Exiger tout, n'accorder rien!
D'un rappel à l'ordre ou d'un blâme
Je flétrirais les indiscrets...
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Voilà ma confidence faite,
Mesdames : elle est bien complète
Bien franche et sans airs patelins...
Mais, je vous en prie à voix basse,
Ne la répétez pas, de grâce,
A mes collègues masculins.

A leurs yeux renégat infâme,
Qui sait ce que je deviendrais?...
Ma foi, tant pis!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!



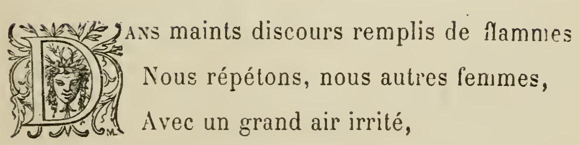
SI J'ÉTAIS HOMME!



SI J'ÉTAIS HOMME !

Poésie pour les hommes seuls.

Dite par Mme Céline Chaumont.



Dans maints discours remplis de flammes
Nous répétons, nous autres femmes,
Avec un grand air irrité,
Qu'en vous montrant un peu... volages,
Messieurs, vous êtes, sans ambages,
Des monstres de perversité.

Mais moi, franche et sincère en somme,
Je vous l'avouerai de bien près...
Si jamais je devenais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Loin de ces mille caquetages,
Cancans, potins et popotages
Qui bourdonnent dans les salons,
Marcher le chapeau sur l'oreille,
Cigare aux dents, mine vermeille,
Porter moustache et pantalons!
Hardiment, de quoi qu'on vous somme,
Agir sans crainte et sans regrets...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Ce doit être chose si douce
D'aller où le désir vous pousse,
Où vous entraîne votre choix,
Et, tant que l'état peut vous plaire,

De demeurer célibataire...
En se mariant quelquefois!
Cette liberté qu'on renomme,
Pour moi serait pleine d'attraits...
Oui, j'en conviens!... si j'étais homme.
Quel beau garnement je ferais!

Et puis je l'avouerai quand même,
— Dussé-je subir l'anathème
De mes collègues en jupons, —
Comme je comprends qu'on se grise
De la tentation exquise
De deux yeux rêveurs ou fripons!
A toute Ève m'offrant la pomme
Jamais je ne résisterais...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Comme je le comprends encore,
Ce sentiment que l'on décore

7.

D'un vilain nom : Rivalité!
Il est si juste qu'on aspire
A ne point partager l'empire
Qu'on peut avoir sur la beauté!
Qu'irrésistible on me surnomme,
Et mes rivaux viendront après...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Enfin, j'en arrive à la chose
Qui, dans cette métamorphose,
Me rendrait heureux avant tout,
C'est, — vous le devinez peut-être, —
De faire la cour, en vrai maître,
A toute femme de mon goût!
Quelle ardeur j'y mettrais!... Et comme
Adroitement je m'y prendrais!...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Oui! j'aimerais à la folie,
Avec une femme jolie,
Et me résistant longuement,
Lutter de finesse et d'audace,
Et pas à pas, de la préface,
En arriver au dénoûment.
Des chemins qui mènent à... Rome,
Je sais bien lequel je suivrais...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Pour mieux triompher de la belle,
Par une froideur éternelle,
Je chercherais à l'enflammer,
Car je l'ai vu souvent moi-même...
Le meilleur moyen qu'on vous aime,
C'est de n'avoir pas l'air d'aimer.
Ce moyen infaillible, en somme,
Pour moi serait rempli d'attraits...

Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel diplomate je ferais!

Oui! de conquêtes en conquêtes,
Plus coquet que bien des coquettes,
Je voltigerais, vive Dieu!
Comme Don Juan, j'aurais ma liste...
En amour, je serais artiste
Comme Lauzun ou Richelieu!
Des grands séducteurs qu'on renomme,
Je connaîtrais tous les secrets...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau sacripant je ferais!

Voilà la confidence faite,
Messieurs : confidence complète,
Bien franche, en termes peu... bénins.
Mais je vous en prie à voix basse :
Ne la répétez pas, de grâce,
A mes collègues féminins!

A leurs yeux trop sincère, en somme,
Qui sait ce que je deviendrais?...
Ma foi, tant pis!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!



DECRESCENDO



DECRESCENDO

Monologue populaire.

FOIN du travail et des ennuis!
Je me sens le cœur tout en fête:
Je ne sais pourquoi, mais je suis
En gaîté des pieds à la tête!

Je vais vivre comme un rentier
Aujourd'hui, jusqu'à la nuit close!
Au diable patron, atelier!
A bas le noir! vive le rose!

Avec les vrais amis, je veux
Ce soir, boire verre sur verre!
Et si je me brouille les yeux,
Ma foi!... je dormirai par terre!

A la barrière, par là-haut,
J'ai découvert, l'autre dimanche,
Un certain Argenteuil, qui vaut
La peine de lever la manche.

Aujourd'hui, mon joli clairet,
Je veux te fêter d'importance...
Et pour l'avenir, je suis prêt
A cultiver ta connaissance.

A tous les amis je dirai :
Qu'on se dépêche et qu'on arrive!
Il faut ce soir, bon gré, mal gré,
Que je sois... gai comme une grive!

Un bon dîner, dans les salons,
Un vin qu'aisément on avale...
Ce menu vous va-t-il? — Allons!
Acceptez : c'est moi qui régale!

Ils accepteront, c'est certain!
Je les connais, les camarades.
Alors, en avant le festin,
Le bon vin à pleines rasades,

Le couplet grivois ou moqueur
Qui s'échappe de la bouteille,
Et qu'on répète tous en chœur,
Au dessert, assis sous la treille!

Or çà, partons vite d'ici!
Mais avant de me mettre en course,
Je n'ai rien oublié?... Non!... Si!
Parbleu! j'allais laisser ma bourse!

Ma bourse?... Eh! sans doute! Il faut bien
La prendre... Diable! Elle est légère...
Et le dîner n'est pas pour rien
Au cabaret de la barrière!

Mais je régale! C'est promis!
Promis?... Je n'ai rien dit, en somme!
Et si je traite mes amis,
C'est que je suis un fort brave homme!

Les amis... Peuple bien changeant,
Bien ingrat, et qui ne sert guères
Qu'à vous demander de l'argent...
Ainsi que les propriétaires!

Le mien m'a dit tout justement,
— Avec des paroles très fermes, —
De payer, pour mon logement,
Au moins la moitié de mes termes.

L'avare!... Je n'en dois que trois!
Comprenez-vous cette insistance?...
Si l'on ne résistait, je crois
Qu'il vous ferait payer d'avance!

Il faudra pourtant bien payer...
Ma femme a promis de le faire!
Ma femme!... Encore un beau loyer!
Mais, hélas! sans sous-locataire!

Une bavarde, qui voudrait
Me voir pleurer dès qu'elle pleure,
Et, quand je vais au cabaret,
Me sermonne pendant une heure!

Non! tout n'est pas rose vraiment
Dans ce pauvre monde où nous sommes :
Ce n'est pas pour leur agrément
Que le bon Dieu créa les hommes!

Au moins aurait-il dû penser,
— Cela lui soit dit sans reproche, —
Quand il les fit, à leur laisser
Toujours de l'argent dans leur poche!

Non! sur la terre, rien de beau...
Je suis triste... j'ai l'âme en peine...
Et si je pouvais souffrir l'eau,
Je me jetterais à la Seine!





LA BELL' VALENCE!



LA BELL' VALENCE!

L'entr'acte commence : au hasard
Sortant du théâtre, la foule,
Ainsi qu'un torrent qui s'écoule,
Se répand sur le boulevard.
« Allons, messieurs !... que l'on s'élance !
Prenez celle-ci... celle-là !...
Regardez... choisissez... voilà
La bell' Valence ! »

1. Paru dans le journal *Paris-Murcie.*

Fruit populaire qui nous viens
De là-bas, passé la montagne,
Tu mets comme un parfum d'Espagne
Sur nos trottoirs parisiens ;
Et quand la lanterne te lance
Son rouge éclair horizontal,
Je pense à ton pays natal,
O bell' Valence !

Je revois, sous les cieux légers
D'un automne tel qu'on le rêve,
Le train qui passe et qui m'enlève
Au milieu des bois d'orangers.
J'entends la brise qui balance
Avec un doux bruissement
Dans son arbre, amoureusement,
La bell' Valence !

Encor des orangers, encor...
La plaine entière en est couverte :

Sur un tapis de mousse verte
C'est un semis de boutons d'or.
Dans sa superbe nonchalance
Le soleil, aux lointains rosés,
Se lève, et rougit de baisers
La bell' Valence !

Tel est le rêve que je fis
Bien souvent quand, sur les charrettes,
Étageant tes rondeurs proprettes,
O fruit d'Espagne, je te vis !
« Allons, messieurs !... que l'on s'élance !
Prenez celle-ci... celle-là !...
Regardez... choisissez... voilà
La bell' Valence ! »



AUX INONDÉS DE SZEGEDIN

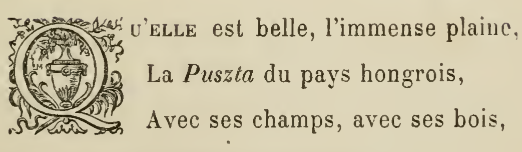


AUX INONDÉS DE SZEGEDIN

POÉSIE A-PROPOS

Dite par M. Delaunay, de la Comédie française.

I



Qu'elle est belle, l'immense plaine,
La *Puszta* du pays hongrois,
Avec ses champs, avec ses bois,
Et l'or de sa moisson prochaine !
Qu'elle est belle, l'immense plaine,
La *Puszta* du pays hongrois !

Les taureaux noirs aux pieds rapides
Y galopent sous le ciel bleu
Et baignent leurs naseaux en feu
Dans la fraîcheur des eaux limpides...
Les taureaux noirs aux pieds rapides
Y galopent sous le ciel bleu !

Par les prés, par les pâturages,
Les brebis s'en vont à pas lents,
Suivant les bergers nonchalants
Aux cheveux longs, aux yeux sauvages...
Par les prés, par les pâturages,
Les brebis s'en vont à pas lents.

Parfois, dans sa course enflammée,
Le *Csiko*, prompt comme l'éclair,
Passe au galop, jetant dans l'air
La chanson de la bien-aimée...
Voici, dans sa course enflammée,
Le *Csiko*, prompt comme l'éclair !

De toutes parts richesse et joie,
Grand ciel d'azur et liberté !
Joyeux précurseur de l'été,
Partout le printemps qui flamboie...
De toutes parts richesse et joie,
Grand ciel d'azur et liberté !

Oui, certe, elle est belle la plaine,
La *Puszta* du pays hongrois,
Avec ses champs, avec ses bois,
Et l'or de sa moisson prochaine...
Elle est belle, l'immense plaine,
La *Puszta* du pays hongrois !

II

Qu'elle est belle aussi, qu'elle est fière,
Szegedin, l'antique cité,

Se dressant, dans sa majesté,
Au bord de sa large rivière !
Qu'elle est belle aussi, qu'elle est fière,
Szegedin, l'antique cité !

Elle a des airs de souveraine
Avec ses clochers éclatants,
Avec ses milliers d'habitants
Que ses flancs contiennent à peine...
Elle a des airs de souveraine
Avec ses clochers éclatants !

Elle a bien servi la patrie
Depuis Arpad, le chef sacré,
Et son grand nom est vénéré
Par tous les enfants de Hongrie...
Elle a bien servi la patrie
Depuis Arpad, le chef sacré !

En brave fille magyare,
Elle a résolument lutté
Contre l'Ottoman redouté
Et secoué son joug barbare...
En brave fille magyare,
Elle a résolument lutté !

Aujourd'hui, féconde ouvrière,
Elle travaille, elle produit,
Oubliant le passé, la nuit,
Pour l'avenir plein de lumière...
Aujourd'hui, féconde ouvrière,
Elle travaille, elle produit !

Oui, certe, elle est belle, elle est fière,
Szegedin, l'antique cité,
Se dressant, dans sa majesté,
Au bord de sa large rivière...
Ah ! qu'elle est belle, qu'elle est fière,
Szegedin, l'antique cité !

III

Une nuit, une seule !... et plus rien !

Nuit funeste !

Deux digues ont déjà cédé : celle qui reste,
Frêle et dernier rempart vainement renforcé,
Oscille sous le choc constant du flot pressé.

Soudain, elle se rompt... et la ville est perdue !

Horreur !... De tous côtés une foule éperdue
S'enfuyant au hasard, au hasard s'entassant
Sur quelque faible toit qui chancelle, descend
Et s'écroule bientôt avec sa charge humaine...
Partout la nuit, le froid... la lumière incertaine

Des torches vacillant çà et là... quelque appel
Long et désespéré qui monte vers le ciel...
Le lugubre tocsin qui mêle, par volées,
Aux pleurs de l'ouragan ses notes affolées...
Les cadavres roidis portés au gré des eaux...
Le vent toujours plus fort, des cris toujours nouveaux...
Des barques, des pontons, — hélas! en petit nombre! —
Qui, chargés jusqu'aux bords, vont et viennent dans l'ombre...
Enfin partout, partout, le flot, l'horrible flot
Qui gagne, qui grandit, monte toujours plus haut,
Et, formidable masse à tout moment accrue,
Silencieusement, inonde chaque rue!

Quand l'aurore parut, quand le ciel devint clair,
Szegedin n'était plus!

Rien qu'une vaste mer
D'où sortent, assiégés par la tempête folle,
Quelque toit vacillant, quelque brune coupole,

Quelque clocher pointu, quelque arbre dénudé...
Et, par la vaste horreur du pays inondé
S'enfuyant au hasard, sans abri, sans demeure,
Ruinée en un jour, une foule qui pleure
Songe au foyer détruit, et désespérément
Pousse vers le ciel sombre un long gémissement...

IV

Ah! calmez, calmez vos alarmes !
Calmez votre deuil éperdu,
O pauvres victimes en larmes,
Car votre appel est entendu !

Oui ! d'un bout de l'Europe à l'autre,
Résonne l'écho de vos pleurs...
Une douleur comme la vôtre
Fait d'universelles douleurs !

Mais, à votre amère souffrance
Si chaque peuple compatit,
Nul plus que le peuple de France
Au fond du cœur ne la sentit !

Ah ! c'est qu'elle est réelle et forte,
La sympathie aux nœuds bien doux,
— O frères hongrois ! — qui nous porte
Et nous porta toujours vers vous !

Nous l'aimons, votre race fière
Au sang chaud, bouillant, indompté,
Éprise d'air vif, de lumière,
De soleil et de liberté !

Nous les aimons, ô Magyares,
Vos vieux chefs aux plumets flottants,
Tous vos héros aux noms bizarres,
Sombres géants des anciens temps !

Ainsi qu'à nous, il sait vous plaire
Le type du soldat hardi...
Et notre Roland est le frère
De votre Nicolas Toldi !

Nous l'aimons, votre franc courage,
— Fou si l'on veut ! — qui vaillamment
Va, va toujours, frappe avec rage,
Sans se cacher à tout moment...

Vive la bravoure qui bouge !
Dehors, en plein ciel, loin des bois,
L'acier est bleu, le sang est rouge :
C'est la bravoure des Gaulois !

Plus que la bière pâle et blonde,
Nous l'aimons, votre vin vermeil,
Et le rayon d'or qui l'inonde
Nous rappelle notre soleil !

Nous aimons vos marches guerrières,
Vos valses au rhythme engageant
Et de vos *czardas* singulières
Le mouvement vif et changeant...

Enfin nous vous aimons, ô frères !
Parce qu'aux temps troublés et noirs,
Aux temps de nos dernières guerres
Et de nos profonds désespoirs,

Alors que vaincus et sans armes,
Captifs, souffrant le froid, la faim,
Gémissaient nos soldats en larmes,
Vous leur avez tendu la main !

Ce n'est point chose qui s'efface
Que le souvenir d'un bienfait...
Nos cœurs savent garder la trace
Du bien... et du mal qu'on leur fait !

Aussi vous crions-nous : Courage !
Pauvres inondés !... le front haut !
Ainsi que nous, vite à l'ouvrage !
Et vous retrouverez bientôt,

Plus vaillante encore et plus fière,
Se dressant, dans sa majesté,
Au bord de sa large rivière,
Szegedin, l'antique cité !



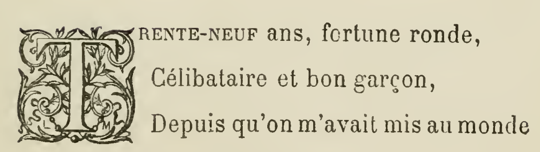
LES ÉCREVISSES



LES ÉCREVISSES

Dit par M. C. Coquelin.

I



Trente-neuf ans, fortune ronde,
Célibataire et bon garçon,
Depuis qu’on m’avait mis au monde
J’habitais à Pont-à-Mousson.
Jamais, — de mes destins propices
Poursuivant le cours régulier, —
Je n’avais mangé d’écrevisses
En cabinet particulier.

II

Fidèle à ma ville natale,
Je n'attachais que peu de prix
Aux plaisirs de la capitale...
Je ne connaissais pas Paris.
De ce foyer de tous les vices,
Je savais — détail familier ! —
Qu'on y mangeait des écrevisses
En cabinet particulier.

III

Avez-vous connu Véronique?...
Ma tante?... Non?... — Ça ne fait rien!
Me trouvant son parent unique,
Quand elle mourut, j'eus son bien.
Je dus, pour certains bénéfices,
Gagner Paris comme héritier...
Et je songeais aux écrevisses
En cabinet particulier.

IV

Cependant, réglant mes affaires,
Je refis vite mon paquet,
Car Paris ne me plaisait guères,
Et Pont-à-Mousson me manquait.
J'allais partir, plein de délices...
Quand j'eus le désir singulier
D'aller manger des écrevisses
En cabinet particulier.

V

C'était ma dernière soirée.
Quand vers six heures moins le quart,
— Heure à mon dîner consacrée, —
Je descendis au boulevard,
De Brébant, lieu des plus propices,
Je gravis le large escalier...
Et commandai des écrevisses
En cabinet particulier.

VI

Nous avions un salon praline...
Je dis *nous*, car bien vous pensez
Que, seul, j'eusse fait triste mine
Vis-à-vis de mes crustacés.
Une enfant blonde, aux cheveux lisses,
Daignait m'avoir pour cavalier...
Et partageait mes écrevisses
En cabinet particulier.

VII

Que vous dirai-je?... Elle était belle!
Nos cœurs battaient à l'unisson...
« Ah! si tu m'aimes, me dit-elle,
Ne va plus à Pont-à-Mousson! »
Je dus céder à ses caprices :
Le lendemain, pour varier...
Nous remangions des écrevisses
En cabinet particulier.

VIII

Dès lors un tourbillon m'entraîne...
Par l'engrenage je suis pris...
Deux jours, trois jours, une semaine,
Six mois... et je reste à Paris.
Je glissais dans des précipices,
Cherchant en vain à m'enrayer...
Il me fallait des écrevisses
En cabinet particulier !

IX

Le tête-à-tête obligatoire
Pas une fois ne fut banni :
Mais, — brune ou blonde, blanche ou noire, —
Il variait à l'infini.
Seul, présidant aux sacrifices,
Le menu restait régulier...
C'étaient toujours des écrevisses
En cabinet particulier !

X

Oh! ces femmes étaient divines!
Des mains! des dents! un sans-façon!
Et des œillades assassines
A troubler tout Pont-à-Mousson!
J'aurais voulu que tu les visses,
Saint Antoine, sans sourciller,
Croquant leurs pattes d'écrevisses
En cabinet particulier!

XI

Mais, hélas! au bout d'une année
Je vis, — sans être encor lassé! —
Qu'en ma course désordonnée
Tout mon avoir était passé!
Plus rien! Rentes et bénéfices,
Véronique... et mon mobilier...
Absorbés par les écrevisses
En cabinet particulier!

XII

Mais je suis d'une rude étoffe :
Et, guéri par cette leçon,
— Trop tard, hélas! — en philosophe
Je revins à Pont-à-Mousson.
Pour expier mes anciens vices,
Je suis devenu marguillier...
Ne mangez jamais d'écrevisses
En cabinet particulier!



ELLE EST JOLIE!



ELLE EST JOLIE!

Dit par M. C. Coquelin.


'autre jour, mon vieil oncle Éloi,
— Oncle du côté de ma mère, —
Me dit : « Mon cher! réjouis-toi!
Je viens de trouver ton affaire!
Famille honnête, bon maintien,
Position très établie...
Enfin, — ce qui ne gâte rien! —
Elle est jolie! »

— Bravo! répondis-je, alléché
Par le programme du bonhomme;
Mais du moins, avant le péché,
Je voudrais voir ce qu'est... la pomme.
Cette enfant, — ô mon oncle Éloi! —
Par vous est peut-être embellie?...
— « Non! va!... tu diras comme moi :
Elle est jolie! »

— Eh bien, soit! Faites-la-moi voir...
Ménagez-nous quelque soirée
Suivant l'usage, en habit noir,
Simple et nullement préparée.
Je contemplerai de plein gré
Cette jeune fille accomplie...
Et peut-être aussi je dirai
Qu'elle est jolie!

Ce soir, — vous l'avez deviné
Rien qu'à ma superbe tenue, —

Par mon oncle je fus mené
Dans une maison inconnue.
On dansait. Il me dit : « Voici! »
La salle était toute remplie...
— Où? — Là-bas! — J'y suis! Voyons si
Elle est jolie!

Et je regardai, longuement.
Eh bien... Mais j'ai grand tort peut-être
De formuler mon jugement.
Quelqu'un ici peut la connaître?
« Non! » me répondez-vous... — Qui sait?
D'ailleurs, est-ce chose polie
De décider ainsi qu'elle est
Ou non jolie?

Je m'étais toujours dit : Je veux
Une femme brune... elle est blonde.
Des yeux noirs... elle les a bleus.
Très mince... elle a la taille ronde.

Petite... elle est grande vraiment!
Très rose... elle est plutôt pâlie...
« Bah!... répondrez-vous, du moment
Qu'elle est jolie! »

Puisque vous tenez tant, mon Dieu,
A mon opinion formelle,
Je dirai qu'en cherchant un peu
On doit trouver aussi bien qu'elle.
Non!... ce n'est point une beauté
Que l'on adore à la folie,
Dont on dit, d'un air exalté :
« Qu'elle est jolie! »

Non!... ce n'est point du tout cela...
L'enfant n'est pas une merveille...
Mais laide, non!... bien loin de là!
Ce qu'elle a de mieux, c'est l'oreille!
Son nom, — je vous le dis tout bas, —
Me paraît d'un fade : Julie!...

Mais du moins si Julie, hélas!
Etait jolie!

Réfléchissons un peu, pourtant,
Avant d'abandonner l'affaire...
Est-il tout à fait important
Disons même plus... nécessaire
De prendre pour femme, entre nous,
La jeune fille qu'on publie
Partout et de l'aveu de tous
Comme jolie?

Est-ce un plaisir à souhaiter
Quand dans le monde on se transporte
Avec sa femme, d'écouter
Deux messieurs causant de la sorte :
« Dis donc... la dame en bleu... tu sais...
— Je crois bien, mon cher... accomplie!
Un dos!.., des bras!... un vrai succès!...
Et puis, jolie! »

Vrai! cela me déplairait fort!
Agissons donc avec prudence!
Julie, assez froide à l'abord,
Est-elle laide, en conscience?
Magnifique dot, paraît-il,
Position bien établie...
Elle me paraît de profil
Presque jolie!

En outre, — point essentiel, —
C'est une famille choisie...
Le beau-père est un pot de miel,
La belle-mère une ambroisie!
A ce couple rare et charmant
Heureux celui-là qui s'allie!
Allons!... elle est décidément
Assez jolie!

Assez!... qu'ai-je dit?... C'est trop peu
Plus j'y songe, et plus son image

Comme un rayon paisible et bleu
Sortant de l'ombre, se dégage...
La grand'tante, — un bon million! —
Est, m'a-t-on dit, très affaiblie...
Laide?... elle!... quelle illusion!
Elle est jolie!!

J'avais regardé de travers
Sans doute, et me trompais moi-même..
Maintenant les cieux sont ouverts
Et je sens déjà que je l'aime!
Oui, certes, je l'épouserai...
Tu seras ma femme, ô Julie!
Cher oncle Éloi, vous disiez vrai :
Elle est jolie!!!





LA GERVAISE



LA GERVAISE[1]

RÉCIT.

Au petit port normand l'allégresse était grande.
C'est qu'ils sont signalés, les revenants d'Islande,
Les pêcheurs du pays partis depuis longtemps ;
C'est que malgré le flot, le vent et les gros temps,
On dit que nul ne manque à l'appel ; et l'on pense
Au bonheur du retour après la triste absence,

1. *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1881.

Au fils que l'on revoit, à l'époux qui ce soir,
Au foyer, près de vous enfin viendra s'asseoir;
Qui va vous rapporter de sa course lointaine
L'argent qu'on enfouit dans le vieux bas de laine,
Et tous ces beaux récits qu'on écoute en tremblant
A l'heure du souper, quand le linge bien blanc
Resplendit sur la table, et qu'aux fenêtres closes
Le sombre vent d'hiver met ses plaintes moroses.

Ô bonheur ineffable et tendre du retour!
Ils seront là ce soir...

Et tout le long du jour,

Amassés sur la grève, hommes, femmes et filles
Ont vu passer au loin les légères flottilles
Des bateaux annoncés qu'ils se montrent entre eux,
Reconnus par le cœur autant que par les yeux:
« Le *Saint-Jean!*

— Le *Saint-Paul!*

— Le *Saint-Bonaventure!*

— Mon homme!
— Mon enfant!
— La mer est forte et dure...
Mais ils dansent à peine!
— Oui... fameux chargement!
— Bonne pêche pour sûr!
— Ils filent joliment...
— Si ce grain du nord-ouest ne les prend pas en route,
Ils seront à Fécamp avant la nuit, sans doute!
— Et deux heures après, au pays!... »
Le Pays!
Mot discret, mot intime, aux charmes inouïs,
Pour ces humbles vainqueurs de la mer en furie,
A la fois moins et plus que celui de Patrie!

Or donc, tout en rêvant, du haut de mon chalet,
Je les voyais passer gaîment sur le galet,
Quand une douce voix sonnant à mon oreille :

« Eh bien! et le dîner, monsieur? Qu'on se réveille!

« La soupe est sur la table et va froidir sans vous! »

C'est la Gervaise, avec ses cheveux d'un blond roux,
Sa taille tombant droit, sa figure avenante :
Brave femme du port que j'avais pour servante.

Elle était tout émue et joyeuse : un éclair
S'allumait par instants au fond de son œil clair;
Le sang rapidement colorait sa peau blanche ;
Elle avait arboré la robe du dimanche,
Le fichu flambant neuf, et le plus beau bonnet :
Après quatre longs mois son Pierre revenait!
Son Pierre, son époux, son homme enfin : le père
Des deux petits blondins qui l'appellent leur mère,
Gars de quatre à cinq ans, barbouillés et fripons,
Qui la suivent toujours, blottis dans ses jupons!

Ah! certe elle était belle, et gaie, et pleine d'aise
Et bonne à regarder, cette brave Gervaise!

J'achevais de dîner, quand la nuit brusquement
Se blanchit d'un éclair livide : un tournoiement
De vent et de grêlons s'abattit sur la plage ;
La tempête éclatait sombre, pleine de rage,
Et soulevait les flots d'écume couronnés.
Serré contre sa mère, et les yeux étonnés,
Un des enfants cria : Gervaise devint pâle.

« Allons, lui dis-je, allons ! ce n'est qu'une rafale...
Un coup de vent... D'ailleurs, ils sont au port déjà ! »

D'un brusque mouvement, son œil interrogea
L'horloge aux poids de plomb pendue à la muraille :
« Qui sait ? »
Et l'ouragan, dans un bruit de mitraille,
Vint s'abattre en râlant sur le toit ébranlé.
Elle pâlit plus fort : moi-même je tremblai.

Une heure se passa, terrible ; une autre encore.

Personne!
Autour de nous la grande voix sonore
De l'orage en fureur ne cessait de tonner.

« Un semblable retard ne doit point étonner,
Dis-je à la pauvre femme; après tout, la tempête,
Terrible comme elle est, à Fécamp les arrête...
Puis un verre de vin offert au cabaret...

— Avant de me revoir?... Jamais il ne pourrait! »

Et, sans un mot de plus, elle demeura sombre,
Aux carreaux ruisselants cherchant à percer l'ombre.

Tout à coup, au dehors, on frappa rudement.
« Lui! dit-elle, c'est lui! »
Mais, dans l'encadrement
De la porte, apparut la taille maigre et haute
Du père Jean, le vieux douanier de la côte,
Tout inondé de pluie et le fusil baissé.

« Et Pierre ? » dit Gervaise.

Alors, embarrassé,

Le douanier, debout sur le seuil de la porte :

« Votre homme?... Il va venir... La marée est très forte
Et cause son retard et celui des amis... »
Puis s'avançant vers moi : « Le facteur m'a remis
Cette lettre pour vous, » me dit-il à voix basse.

Mais tandis qu'aux carreaux Gervaise, triste et lasse,
Allait se replacer pour regarder au loin,
Le brave douanier, m'attirant dans un coin
Comme pour me donner une lettre :

« A la plage
« Trois bateaux sont brisés... plus rien de l'équipage
« Qui montait le *Saint-Paul*... Pierre est parmi les morts.
« En vain sur le galet on a cherché les corps...
« Rien... Apprenez la chose à cette pauvre femme,
« Monsieur, moi ! voyez-vous, ça me briserait l'âme ! »

Puis le vieux douanier, haussant sa grosse voix
Rude comme un clairon et tremblante à la fois :

« Adieu, monsieur! » fit-il.
Et sans autre parole
Il sortit, s'enfonçant dans la tempête folle.

Je restai seul avec Gervaise et les petits,
Les yeux gros de terreur, à ses côtés blottis.

Oh! l'horrible devoir! l'épouvantable tâche!
Parler, c'était cruel; me taire, c'était lâche...
J'aurais, en me taisant, prolongé son espoir...
Mais d'un moment à l'autre elle allait tout savoir
Par le premier venu, cruellement, peut-être...
Parler?... D'un pareil coup ébranler ce pauvre être,
Briser ce pauvre cœur qui battait, éperdu,
A l'appel d'un bonheur si longtemps attendu!...

Convertir cette joie en tristesse éternelle !...
Oh ! l'horrible devoir !
Je m'avançai vers elle
Cependant, et cherchais quelque détour adroit,
Quand soudain de la main me montrant un endroit,
Un coin du petit bourg perdu dans la nuit noire :

« Tiens ! dit-elle, du feu chez la femme Grégoire...
« Chez Thérèse on allume... et chez Françoise aussi...
« Leurs hommes sont ici, pour sûr ! ils sont ici !
« Mais Pierre ?... Ah ! je saurai ce que cela veut dire ! »

Et quittant la fenêtre, ivre, comme en délire,
Elle voulut sortir... Mais étendant le bras
Et l'arrêtant du geste :
« Oh ! non ! ne sortez pas ! »

Elle me regarda, blanche comme une morte,
D'un pas inconscient s'avança vers la porte :

« C'est donc vrai ? »

Ne sachant que dire, je me tus.
Pas un cri, pas un seul ! — Ses deux bras abattus
Tombèrent lourdement; ses mains froides cherchèrent
Les têtes des petits, doucement les pressèrent
Contre le beau fichu tout neuf, éblouissant,
Qu'elle avait mis pour mieux faire fête à l'absent,
Et s'asseyant d'un coup :
« Mon homme ! mon pauvre homme ! »

Ah ! comme elle souffrait, la brave femme, et comme
En la voyant ainsi, froide, ne pleurant pas,
Je comprenais que tout se ressemble ici-bas,
Et combien sont cruels, en leurs mêmes alarmes,
Les orages sans pluie et les douleurs sans larmes !

Après un long moment, les yeux toujours baissés :

« Cependant les bateaux au large sont passés...
Le *Saint-Paul*, — je l'ai vu, — marchait premier en tête !

Il était à Fécamp bien avant la tempête...
Je l'ai vu!... je l'ai vu!... dit-elle en s'animant;
Ah! monsieur, on vous ment! Oui, pour sûr, on vous ment! »

Et passant sur son front sa main maigre et pâlie
Comme pour en chasser le vent de la folie :

« Pierre va revenir... il revient... sur la mer
J'ai bien vu le *Saint-Paul* passer dans le ciel clair...
Je le reconnaîtrais entre mille sans peine :
J'ai cousu de mes doigts sa voile de misaine!
Pierre ne pas venir?... Qui vous a dit cela? »

Plus de doute à présent : la folie était là
Et d'un instant à l'autre allait saisir sa proie.
Alors, prenant ses mains :

« Le bon Dieu vous envoie,
Lui dis-je doucement, tout bas, avec bonté,
Gervaise, une terrible épreuve en vérité.
Mais reprenez courage, ô ma pauvre affligée!

Songez au lourd fardeau dont vous êtes chargée,
A ces pauvres petits qui n'auront plus que vous! »

Elle mit les enfants entre ses deux genoux,
Et plus calme, sentant qu'en sa douleur amère
Pour n'être plus épouse, elle était toujours mère :

« Alors, Pierre?... dit-elle. Oh! je veux tout savoir! »

— Trois barques ont péri, lui dis-je, sans espoir.
Le *Saint-Paul* est du nombre, avec tout l'équipage.
— Et les corps?
— Pas un seul! En vain, sur le rivage
Avec les autres, Jean, le douanier, penché...

« Eh! bon Dieu de bon Dieu! c'est qu'ils ont mal cherché!
« Dit une rude voix, tandis que ferme et forte
« Une main brusquement faisait tourner la porte;

« Ces maudits gabelous ont de bons yeux vraiment !
« Dire que c'est payé par le gouvernement ! »

Et sous son grand chapeau de toile goudronnée,
Trempé, mais l'œil ardent, la face illuminée,
Le marin bien vivant devant nous se campa.
Gervaise dit : « Mon homme ! »
Et les enfants : « Papa !

Ah ! la rude embrassade et l'énergique étreinte !

Alors, le croiriez-vous ?... Moi dont l'âme contrainte
Depuis quelques instants souffrait étrangement ;
Moi simple spectateur du brusque dénoûment
De ce drame bien simple et fréquent sur nos plages,
Je sentis mes regards se voiler de nuages,
Je perdis connaissance et je m'évanouis...

Quand, un moment après, les yeux tout éblouis,

Secouru par Gervaise avec un soin extrême,
Par Pierre soulevé, je revins à moi-même,
J'entendis le marin qui disait : « Ce n'est rien !
Puis d'un ton gouailleur et doux :
« Parisien ! »





LE VIEUX COLLÈGE



LE VIEUX COLLÈGE

Dit au banquet des anciens élèves de Rollin,
le 1er Février 1881.

R çà, nous avons banqueté,
Chers camarades, la gaîté
Pétillant au fond de nos verres
Nous a tous mis en bel entrain :
Voici le moment du refrain,
Du refrain si cher à nos pères!
Entonnons-le gaillardement,
Sans autre souci du solfège :

Fêtons le souvenir charmant,
Le souvenir du *Vieux collège!*

Et d'abord, qu'il me soit permis
De déplorer, — ô mes amis! —
Que notre bien-aimé poète,
Notre Nadaud, ne soit point là
Pour chanter cet *Alleluia*
Et pour égayer cette fête!
A Nadaud devait revenir
Plus qu'à moi, le doux privilège
De célébrer le souvenir
De notre cher et *Vieux collège!*

Mais puisque, loin de nos frimas,
L'ingrat s'en va là-bas, là-bas,
Passer les durs mois de l'année,
Et, paresseux, en plein soleil,
Se mire dans ton flot vermeil,
— O douce Méditerranée! —

Puisqu'il est absent aujourd'hui,
Malgré la crainte qui m'assiège,
Je vais pour lui, — moins bien que lui ! —
Chanter le cher et *Vieux collège !*

Savez-vous qu'il est vraiment beau,
Mes amis, le Rollin nouveau
Ceint de sa coquette muraille,
Et semble du dernier galant,
Ainsi qu'un gommeux, étalant
Son plastron de pierre de taille ?
Oui, certes, il a de grands airs,
Sous le ciel pur ou sous la neige,
Et nous avons droit d'être fiers
De notre cher et *Vieux collège !*

Mais parfois nous pensons aussi,
Nous qui pour la plupart, ici,
Connaissons le « Cap de Trentaine »,
Nous pensons souvent, n'est-ce pas,

A l'ancien Rollin de là-bas,
Grand-père du Rollin-Trudaine?
Du Rollin des Postes souvent
Le ressouvenir nous assiège,
Et nous croyons, tout en rêvant,
Revivre en notre *Vieux collège!*

Voici les cours soudainement
Pleines d'un joyeux mouvement
A l'heure où finissait la classe;
Voici la fontaine, où pendait
Un vaste et superbe godet
Bien avant le godet Wallace;
Voilà le luxueux parloir,
Où quelquefois, — ô sacrilège! —
Des visiteuses à l'œil noir
Venaient troubler tout le *collège!*

Voilà l'horloge, où chaque jour
Nous envoyions avec amour

De terribles grêles de balles...
Pauvre cadran, qui, noir de coups,
Nous a donné les avant-goûts
Des cibles territoriales!
L'hiver, voilà le grand conflit
Dans la cour, à boules de neige;
L'été, voilà les bains Petit,
Où barbotait tout le *collège!*

Voilà l'étude aux murs de chaux,
Où nous potassions nos bachots
Sous la lampe fumeuse et pâle;
Où le nez dans nos *Thesaurus*,
Nous faisions des sommes en *us*
Avec une ardeur sans égale!
Où sur nos pupitres très durs
Nous gravions nos noms par cortège,
Pour léguer aux siècles futurs
Le livre d'or du *Vieux collège!*

Voilà le réfectoire, enfin,
Où, pour apaiser notre faim,
Pour aiguiser nos dents novices,
Jamais, — même aux jours de régal! —
Le cuisinier municipal
Ne nous a servi d'écrevisses!
Si depuis, en vers insensés,
L'un de nous, — que le ciel protège! —
A célébré ces crustacés...
Lui pardonne le *Vieux collège!*

Heureux temps, où notre souci
Était d'avoir bien réussi
Quelques versions ingénues,
Où, dans notre conjugaison,
Gaillard père ou *Père Loyson*
Étaient formules inconnues!
Où, sans souci du lendemain,
Troupeau que la jeunesse agrège,

L'esprit frais, le cœur sur la main,
Nous aimions notre *Vieux collège!*

Heureux temps, plein d'illusions,
Où, tout naïfs, nous traduisions
L'harmonieuse bucolique,
L'apostrophe à Catilina...
Où nous ignorions les *Nana*
Et ne parlions pas politique!
Heureux temps, où des cheveux teints,
Enfants, nous méprisions le piège,
Et n'avions point d'autres lointains
Que les vieux murs du *Vieux collège!*

Heureux temps, où nous pensions peu
Soldats, aller un jour au feu
Défendre la France meurtrie;
Où jamais nous n'aurions cru voir,
Aux sombres jours de désespoir.
Saigner le cœur de la Patrie..

Hélas! combien de nous, frappés
Dans cette guerre sacrilège,
Avec nous seraient occupés
A fèter notre *Vieux collège!*

Heureux temps, vite évanoui!
Sachons donc, amis, aujourd'hui,
Nous que son souvenir rassemble,
Le célébrer avec élan :
Quand on se voit une fois l'an,
C'est bien le moins qu'on crie ensemble :
« Vive Rollin! » — Cris triomphants
Que nos enfants, — Dieu les protège! —
Répéteront à leurs enfants :
« Vive le cher et *Vieux collège!* »



A BEAUMARCHAIS



A BEAUMARCHAIS

Dit par M. Porel, au théâtre de l'Odéon, pour l'anniversaire de la naissance de Beaumarchais.

Ami public, salut! Le ciel te tienne en joie!
C'est moi, c'est Figaro que ce soir on envoie
Avec toi, sans façon, deviser un moment,
Et t'offrir la primeur d'un galant compliment.
L'honneur est périlleux, la tâche difficile:
Mais, bast! c'est mon nom seul que je dois à Séville:
De la tête aux talons je suis Parisien,
Tu le sais, bravant tout, ne m'étonnant de rien;

Parisien de cœur, d'esprit et de naissance :
Donc, le poing au côté, je m'incline et commence.

O vous tous qui, ce soir, remplissez l'Odéon,
Vous, madame, accoudée au velours du balcon;
Vous, monsieur, bien assis dans votre stalle neuve,
Qui peut-être à l'instant traversâtes le fleuve
Pour venir apporter un bienveillant bravo
A votre vieil ami, le barbier Figaro;
Vous, spectateurs d'en haut, qui, planant près des cintres
Sous un ciel tout peuplé par le talent des peintres,
Avez su conquérir, sur ces sommets hardis,
Pour dix sous seulement un coin de paradis,
Apprenez qu'aujourd'hui, vous tous, tant que vous êtes,
Comme les paladins des temps passés, vous faites
Rien qu'en venant ici sans peine et sans efforts,
Œuvre de justiciers, de redresseurs de torts :
Et vengez d'une longue et triste indifférence
L'anniversaire heureux d'une illustre naissance.

Oui! tandis qu'on célèbre avec un soin jaloux
Ces grands morts dont l'esprit semble planer sur nous;
Tandis qu'hier encore, ainsi que chaque année,
Molière vit ici sa tête couronnée;
Que Racine et Corneille, également fêtés,
Reçoivent le tribut d'hommages mérités;
Dans la profonde nuit des choses qu'on ignore,
Une date restait, seule oubliée encore,
Qui, peut-être, sans nous, l'eût été pour jamais :
Celle du jour fameux où naquit Beaumarchais!
Depuis quatre-vingts ans, pour cet anniversaire,
L'affiche n'annonçait rien d'extraordinaire;
Pas la moindre couronne à poser de travers
Sur un buste de plâtre, et pas le moindre vers.
Les poètes gardaient pour d'autres circonstances
L'encens officiel qui brûle dans leurs stances :
Le vingt-quatre janvier, jour de saint Babylas,
On célébrait ce saint, mais Beaumarchais non pas!
Or, voyant revenir la date cette année,
Hardiment j'ai plaidé la cause abandonnée;

J'ai lutté, j'ai vaincu: car ce soir, grand succès!
Avec saint Babylas on fête Beaumarchais!

C'est au vieil Odéon que la fête se donne.
Dans l'antique théâtre où si souvent résonne
Ce langage brillant que nous admirons tous,
Beaumarchais est chez lui bien plutôt que chez nous.
C'est à lui que la salle, encore à peine née,
Doit son premier succès de la *Folle Journée;*
C'est lui qui, le premier, réveillant ses échos,
Leur apprit le murmure aimable des bravos;
C'est pour lui que l'on vit une foule idolâtre
Risquer de s'étouffer aux abords du théâtre;
C'est lui, c'est lui partout... et son grand souvenir
Qui tous ici, ce soir, a su vous réunir,
Remuant en mon âme un monde de pensées,
Doucement, me ramène aux époques passées...

Malgré moi, lorsque j'aperçois
Cette salle resplendissante,

Soudain la salle d'autrefois
A mon souvenir se présente

Telle qu'elle était ce grand soir
Où, pour se placer faisant rage,
Le *Tout-Paris* d'alors vint voir
La première du *Mariage;*

Première grosse de péril,
Où je dus rudement combattre,
Soir du mardi vingt-sept avril
An dix-sept-cent-quatre-vingt-quatre!

Ici, luminaire imparfait,
Brûle d'une flamme rebelle
L'invention du sieur Quinquet,
Vainqueur récent de la chandelle;

Plus loin, j'entrevois tout autour,
Pressés dans leurs loges obscures,

Dames et seigneurs de la cour
Ruisselants d'or et de parures :

Ce sont les grands noms au complet
De ce siècle à l'allure folle,
Qui, naissant dans un menuet,
Meurt en dansant la carmagnole :

Le comte d'Artois tourmenté,
Approuvant d'un air équivoque;
Là-bas, Carline, la Duthé,
— Le demi-monde de l'époque ; —

Les grands critiques du moment,
Souriant à mes hardiesses :
Ici, Fréron, sournoisement
S'apprêtant à me mettre en pièces;

Là, dans ce coin, La Harpe auprès
De Grimm, que ma franchise outrage ;

Plus loin, des *Mémoires secrets*
L'auteur voilé tournant la page;

Enfin, tout le parterre *assis*,
— Innovation singulière
Qui sut préoccuper Paris
Durant une saison entière; —

Le parterre sombre, agité,
Ainsi qu'un lion qu'on éveille,
Et dont le bravo répété
Résonne encore à mon oreille!

Et pendant ces rudes moments
Où des tempêtes opposées
De sifflets, d'applaudissements,
Se croisent comme des fusées;

Pendant que le succès craintif,
Devant cette audace nouvelle,

N'ose prendre un vol trop hâtif,
Hésite et palpite de l'aile,

Loin de tout regard indiscret,
Au fond d'une loge fermée,
Regardant, tranquille et distrait,
Cette multitude animée,

Là-bas, dans ce coin, je te vois,
O Beaumarchais, ô mon cher Maître,
Qui savoures d'un air narquois
L'émotion que tu fais naître!

Depuis ce soir fameux près d'un siècle est passé,
Mais le temps oublieux n'en a rien effacé,
O Maître, et rayonnant d'une gloire immortelle,
Ton œuvre est toujours jeune en étant toujours belle.
Le tour de ton esprit, fécond en traits hardis,
Nous séduit aujourd'hui comme il faisait jadis;

Le fils se prend toujours où se prenait le père,
Et le temps confirma les bravos du parterre.
Ah! c'est qu'il est bien nôtre et bien vraiment français
Cet esprit, descendu de l'aïeul Rabelais,
Par Voltaire aiguisé, dont ta main exercée
Comme d'un réseau d'or habille la pensée!
Esprit indépendant, léger, frondeur parfois,
Jetant leurs vérités aux peuples comme aux rois;
Par crainte d'en pleurer, riant de toute chose,
Pour ne rien voir en noir, prenant la vie en rose,
Esprit qui malgré tout, conquêtes et combats,
Tient bien à notre sol, et ne s'arrache pas!

Sous ce brillant esprit dont ton œuvre est remplie,
O Maître, à plein courant tu fis passer la vie,
Et les types créés par ton art convaincu
Vivront à tout jamais, ayant toujours vécu.
Pour tromper d'un tyran la tendresse chagrine
Dès qu'elle le veut bien, toute femme est Rosine;

Pareil à Bartholo, plus d'un vieillard jaloux
A recours au pouvoir risible des verrous;
Chérubin charme encor quelque indulgente oreille
De l'aimable refrain d'un amour qui s'éveille;
Suzanne, fine mouche au corset de velours,
Dans sa franche gaîté s'agite et rit toujours;
Sans chercher bien longtemps on peut, de par la ville,
Trouver, — mais parlons bas! — les cousins de Basile,
Et quant à Figaro, l'œil et l'esprit au vent,
Il est, par la sambleu! solide, et bien vivant!

Laisse donc Figaro t'envoyer, ô mon père,
Non le vain compliment de tout anniversaire,
Compliment de commande, avec soin ajusté
Dans l'atelier commun de la banalité,
Difficile à trouver et plus encore à dire;
Mais ce bon compliment que ton chef-d'œuvre inspire,
Qui naît avec le rire au cœur épanoui
Et vous monte à la lèvre aussitôt après lui!

Au nom de cette foule à ma voix réunie
Pour honorer ton nom et fêter ton génie,
O Maître, je t'envoie un long remercîment :
Dans ton éternité souris-nous doucement,
Et reçois aujourd'hui de nous, tant que nous sommes,
Cet hommage sacré que l'on doit aux grands hommes !



PROLOGUE

AU PHORMION DE TÉRENCE



PROLOGUE

AU PHORMION DE TÉRENCE

Dit par Mlle Marie Dumas, aux Matinées Internationales
du théâtre de la Gaîté.

 spectateurs, prêtez une oreille attentive !
Voici que tout à coup, dans sa forme native,
L'antique Comédie, au propos relevé,
Renaît sur cette scène et vous dit le *Salve!*
La pièce dont s'agit aujourd'hui, qui se nomme
Le *Phormion*, naquit vers l'an six cent de Rome.

Marcus Valérius et Caïus Fannius
Étant, — parlons un peu latin, — *consulibus.*
Térence, son auteur, la prit d'Apollodore,
Poète athénien, mais l'embellit encore,
La fit sienne, en un mot, de son adroite main
Sur la trame du Grec semant l'esprit romain.

Maintenant, d'un seul trait, établissons d'avance
La situation, quand la pièce commence.
Alors que leurs parents sont tous les deux absents,
Antiphon, Phédria, jeunes adolescents,
Deviennent amoureux : usant de stratagème,
L'un épouse Phanie, orpheline qu'il aime ;
Mais l'autre, moins heureux, ne peut, faute d'argent,
Arracher au pouvoir d'un marchand exigeant
L'esclave Pamphila, dont son âme est éprise.

Tout à coup les parents reviennent... double crise :
Reproches, désespoirs, lutte, discussion,

Tout éclate à la fois : mais, menant l'action,
Voici venir Géta, l'adroit valet, — grand-père,
A ce que l'on prétend, du Scapin de Molière ; —
Et voici Phormion, le chicanous, le roi
Des hardis crocs-en-jambe allongés à la loi,
Ayant, de bons dîners et de procès avide,
Le cerveau toujours plein, l'estomac toujours vide !

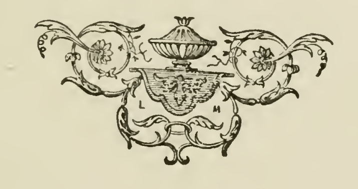
Grâce à ces deux lurons, comme vous devinez,
Les vieillards, déjoués, bafoués et bernés,
Dans un piège subtil donnent à l'étourdie..
Puis, dénoûment forcé de toute comédie,
D'une double union les nœuds sont consacrés :
Et tout cela, comment ? C'est ce que vous verrez !

Plus que deux mots encore et mon discours s'achève.
Laissez, ô spectateurs, sur les ailes du rêve
S'envoler votre esprit, grisé d'illusion,
Vers les temps et les lieux où notre Phormion

Eut, la première fois, les honneurs de la scène.
Pour le Tibre au flot jaune abandonnez la Seine ;
Oubliez un moment Paris, votre cité,
Pour Rome, pour ses dieux et son éternité.
Et tenez... nous voilà dans le théâtre antique...
Sur le proscenium couronné d'un portique,
Faisant naître le rire ou les pleurs tour à tour,
Les acteurs vont bientôt apparaître en plein jour;
Au lieu d'un dôme en plâtre et d'un ciel en peinture,
Le grand ciel bleu tapisse une large ouverture;
Le soleil verse à flots ses rayons tamisés
Par des velums de soie, artistement posés;
Sur les gradins de pierre une foule idolâtre
Inonde les contours d'un vaste amphithéâtre,
Et, préférant Térence à ses nombreux rivaux,
Prodigue à pleines mains d'unanimes bravos!

Or, mollement assis dans vos fauteuils... curules,
N'allez pas sur nos doigts appliquer vos férules,

Ni d'un accueil glacé nous infliger l'ennui :
Comme on le fut jadis, soyez bons aujourd'hui ;
Prouvez que pour l'esprit et l'indulgence, en somme,
Le moderne Paris vaut bien l'antique Rome !



LA CORNETTE

LA CORNETTE

FARCE DU XVIe SIÈCLE

D'APRÈS JEHAN D'ABUNDANCE

Représentée pour la première fois à Paris, le 12 mars 1877, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Reprise au Théâtre de la Gaîté et au Théâtre des Nations.



AVANT-PROPOS

« Les Matinées caractéristiques de mademoiselle Marie Dumas à la Porte-Saint-Martin n'auraient mis en lumière que les deux excellentes farces rimées par M. Jacques Normand et par M. Albert Millaud, que cela seul suffirait à leur compter comme un titre efficace à la gratitude des lettrés.

« La Matinée dite « gauloise » de dimanche, commençait par une conférence très spirituelle et très instructive de M. Édouard Fournier, un des écrivains de notre temps qui connaissent le mieux la littérature française.

« C'est, d'ailleurs, M. Édouard Fournier qui a fait connaître au public la délicieuse farce de *la Cornette,* écrite en 1544 par maître Jehan d'Abundance, bazochien et notaire royal de la ville de Pont-Saint-Esprit. Avant que M. Édouard Fournier ne l'eût insérée dans son précieux recueil du *Théâtre français avant la Renaissance,* la farce de *la Cornette,* tirée d'un manuscrit de

la bibliothèque La Vallière, n'avait été imprimée qu'à vingt-quatre exemplaires en deux éditions : la première, édition Montaran, 1829, à vingt exemplaires ; la seconde, édition Peyre de la Grave, à quatre exemplaires seulement, plus une copie autographiée dans la bibliothèque de M. le baron Taylor.

« *La Cornette* méritait cependant d'être mieux connue ; c'est, de toutes les farces du moyen âge, celle qui, après *Pathelin*, se rapproche le plus de la comédie. Un jeune poète, qui est en même temps un érudit, M. Jacques Normand, ancien élève de l'École des Chartes, s'était chargé d'en rajeunir le style, non pour le corriger, mais uniquement pour le rendre plus intelligible au public. Il a exécuté ce rentoilage littéraire d'une main discrète et habile. L'excellent Saint-Germain, mademoiselle Bianca, de la Comédie-Française, et mademoiselle Lamare, du Vaudeville, ont interprété avec beaucoup de finesse et de verve ce curieux spécimen des productions dramatiques qui réjouissaient la cour et la ville sous le règne de François Ier. »

AUGUSTE VITU (*Figaro,* 12 mars 1877).

Si, parmi les différents articles consacrés à la Cornette, *je me permets de reproduire celui-ci, vraiment trop élogieux pour moi, c'est que j'y trouve un double hommage rendu, par une plume autorisée, à un éminent*

confrère qui n'est plus, et à une entreprise intéressante qui n'a pu vivre.

Le nom d'Édouard Fournier était synonyme de travail, érudition, affabilité. Le lire ou l'entendre, c'était l'apprécier; le connaître, c'était l'aimer. Mais il ne m'appartient pas d'entamer ici un éloge que d'autres ont déjà fait avant moi, et mieux que moi. J'ai voulu seulement, m'étant aidé dans mon travail du si remarquable ouvrage le Théâtre français avant la Renaissance, *inscrire le nom de son auteur sur cette page, comme preuve de ma profonde estime et de ma respectueuse sympathie pour ce savant modeste et consciencieux, ce critique distingué, cet homme de bien.*

Quant aux Matinées internationales de mademoiselle Marie Dumas, *qu'il me soit permis d'en regretter la disparition. L'idée première en était ingénieuse et élevée; il y avait là, ce me semble, un véritable régal pour les délicats et les curieux de littérature dramatique. Malgré des efforts courageux et intelligents, ce premier essai n'a pas réussi : est-ce à dire qu'une seconde tentative aurait*

forcément le sort de la première? On peut espérer que non.

Suivant l'expression si heureuse de M. Auguste Vitu, c'est bien un « rentoilage littéraire » *que j'ai voulu faire en adaptant à la scène cette petite farce de* la Cornette. *Fil à fil, — mot à mot, — j'ai transporté sur une toile neuve les couleurs de l'ancienne toile, et si, pour le rendre plus saisissable aux yeux modernes, j'ai dû parfois raviver le coloris, je ne l'ai fait que par touches discrètes et sans cesser de respecter le dessin du tableau. Scrupuleux du texte, je m'en suis écarté le moins possible, préférant quelque rime faible, mais authentique, à la rime plus riche qui me venait sous la plume, et n'introduisant qu'à contre-cœur le moindre passage, le moindre mot de mon cru. La plus grande licence que je me sois permise, — et encore était-ce nécessité de mise en scène, et quelque peu aussi de convenances, — a été de féminiser un personnage d'homme, de changer Finet en Finette : métamorphose insignifiante, qui n'altère en rien l'économie de l'ouvrage, et dont le public n'a pas songé un instant à se plaindre en voyant la charmante*

mademoiselle Lamare dans ce rôle de serviteur du XVIe *siècle passé servante au* XIXe.

La farce de la Cornette *est plus qu'une farce : elle mérite presque le titre de comédie et de comédie de caractère. Celui de la femme n'est-il pas vivant, profondément étudié? Comme le fait remarquer justement Édouard Fournier,* « elle n'a qu'à grandir un peu pour devenir Beline ou madame Évrard, compliquée d'une coquette ». *En outre,— point intéressant dans l'histoire du théâtre, — c'est notre farce qui paraît renfermer le germe de la comédie de quiproquo : la cornette que le mari prend pour sa femme et autour de laquelle roule l'action. Quiproquo naïf s'il en fut, jeu d'enfant à côté des imbroglios compliqués du théâtre espagnol, mais qu'on peut considérer comme la première apparition d'un genre depuis lors exploité à l'infini. A ce titre seul, et indépendamment de sa valeur réelle, la farce de* la Cornette *devait être mise à la scène, — ce que j'ai fait aux matinées internationales; et publiée, — ce que je fais aujourd'hui.*

Jehan d'Abundance, qui prit parfois le titre fantai-

siste de « Maistre Tyburce, demeurant en la ville de Papctourte », *a écrit un grand nombre de poésies, farces, moralités et mystères. La date de sa naissance est inconnue : on place celle de sa mort entre* 1540 *et* 1550.

La plupart des pièces de Jehan d'Abundance sont datées de Lyon. On ne connaît que les titres des suivantes : le Couvert d'Humanité, *moralité* (*Lyon,* 1534); le Monde qui tourne le dos à chacun, *moralité en vers, Lyon*, 1536; Plusieurs qui n'a pas de conscience, *moralité*, *même lieu et même date.*

Mais il reste de lui, soit à l'état d'imprimé extrêmement rare, *soit seulement à l'état de manuscrit :* Mystère, moralité et figures de la Passion, *imprimé à Lyon en* 1600; le Testament de Carême entrant, à VIII personnages, *également imprimé;* le Joyeux Mystère des trois rois, à VII personnages, *en manuscrit seulement; enfin* la Farce nouvelle très bonne et très joyeuse de la Cornette, à V personnages, *presque inédite, vu la rareté des éditions qui en ont été faites et qu'indique ci-dessus M. Auguste Vitu.*

Mais je m'arrête, ne voulant faire ici œuvre d'érudit ni de bibliophile. Simple adaptateur, simple rajeunisseur *comme on m'a appelé à ce propos, — quel succès ce titre pourrait me valoir en bien des cas! — j'ai tenu seulement à saluer en passant mon illustre maître et ancêtre Jehan d'Abundance, joyeux bazochien et notaire royal de la ville de Pont-Saint-Esprit, robuste représentant de cette vieille gaieté française bien vivante encore, Dieu merci, mais autour de laquelle on ne saurait trop faire bonne garde par ce temps de politique envahissante et de naturalisme desséchant!*

J. N.



PERSONNAGES

Le mari.	M. Saint-Germain, du théâtre du Gymnase.
La femme	Mmes Bianca, de la Comédie-Française.
Finette	Lamare, du théâtre du Vaudeville.
Premier neveu. .	MM. de Wailly.
Deuxième neveu.	Talbert.



LA CORNETTE

Intérieur d'un bourgeois, au commencement du XVI[e] siècle. Porte au fond donnant sur la rue. Portes latérales. A droite, un grand bahut sculpté.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FEMME, FINETTE.

LA FEMME, assise près du bahut, tient sur ses genoux un pourpoint de satin qu'elle finit de coudre. Dès qu'elle aperçoit Finette arrivant par la porte du fond, elle se lève et va vivement à elle.



S-TU bien fait ton personnage,
Finette, et rempli ton message?

FINETTE.

Oui, ma maîtresse.

LA FEMME.

Et qu'a-t-il dit?

FINETTE.

Qu'il est tout vôtre, et se maudit
D'avance, si plus que lui-même
Et pour toujours il ne vous aime.

LA FEMME.

C'est tout?

FINETTE.

Non! qu'il vous servira
Et fera ce qu'il vous plaira...
Il est bien mignon, sur mon âme!

LA FEMME.

Oh! oui! Finette! Toute femme
L'aimerait!

FINETTE.

Certe ! il est si fin !
Il poussait des soupirs sans fin
Quand je parlais de vous, maîtresse.

LA FEMME.

Doux ami !... Mais, je le confesse,
J'ai bien quelque peur, entre nous,
Que mon mari ne soit jaloux.

FINETTE.

Quoi que sur votre compte on die,
N'ayez crainte : en vous il se fie.

LA FEMME.

Tout à fait !

FINETTE.

Il a bien raison!

LA FEMME.

Femmes savent une oraison
Pour endormir leurs maris.

FINETTE.

Voire[1]!
Et puis Dieu, le bon roi de gloire,
Est si courtois pour les jaloux
Que pour rendre leur mal plus doux
Il leur donne, par bienfaisance,
Bonne et solide patience.
Vous avez le cas éprouvé :

1. Certainement!

Par saint George! Avez-vous trouvé
Jamais aussi complaisant homme?
Il est plus mou, maîtresse, en somme
Qu'une pomme de Capendu!
Ah! combien vous auriez perdu
Si vous le perdiez!

LA FEMME.

Notre-Dame!
Qu'entends-tu par là?

FINETTE.

Qu'une femme
Dans certains cas trouve à propos
Un mari, quand il a bon dos!

LA FEMME.

Voire!

FINETTE.

Il faut qu'aussi je vous dise
Que j'ai rencontré près l'église,
Le chanoine : il vous aime bien
Aussi !

LA FEMME.

C'est un homme de bien.

FINETTE.

Bonne mine, ronde bedaine,
Et l'escarcelle toujours pleine !
Ah ! l'Église lui fait profit !
Sur lui vous avez tout crédit.

LA FEMME.

Si je lui disais que les nues
Étaient peaux de veau devenues,
Il me croirait!

FINETTE.

N'en doutez point!
Et les bons canards bien à point,
Les beaux chapons, sainte Marie!
Dont par lui vous êtes nourrie!
Et ses jambons! Et son vin vieux!
Comment pouvez-vous aimer mieux
Le compagnon que le chanoine?

LA FEMME.

Froment vaut toujours mieux qu'avoine,
A mon avis!

FINETTE.

Ainsi qu'au mien!
Maîtresse, je ne veux en rien
Ici vous dire le contraire.

LA FEMME.

Or sais-tu ce qu'il te faut faire?
Vers mon ami tu t'en iras,
Entends-tu bien, et lui diras
Que j'ai pour lui vive tendresse,
Et que, pensant à lui sans cesse,
Je viens de finir ce matin
Ce très beau pourpoint de satin.

(Elle lui donne le pourpoint.)

Moi je vais, sans craindre le blâme...

(Apercevant son mari qui entre par le fond.)

Mon mari!

(A Finette.)

Va vite!

(Finette sort vivement, cachant le pourpoint derrière son dos.)

SCÈNE II.

LE MARI, LA FEMME.

LE MARI, joyeusement.

Ha! ma femme!

(Il ôte sa cornette et la pose sur le bahut.

LA FEMME.

Vous voilà rentré, baisez-moi.

LE MARI.

Hé! folle! folle!

LA FEMME.

Tant d'émoi
Ne nous est au corps profitable!

LE MARI.

Ah! ton cœur est si charitable
Que la larme me vient aux yeux!

LA FEMME.

En bonne foi, j'aimerais mieux
Être morte que vous!

LE MARI.

Ma mie,
Pour moi, je ne le voudrais mie!
En pleine jeunesse et beauté...

LA FEMME.

Ah! mon ami! votre bonté,
Votre raison, votre tendresse,
Vos soins constants, votre sagesse,
Votre très précieux bon sens,
M'ont mis au cœur ce que je sens :
Plaisirs et pensée amoureuse,
Dont je me tiens la plus heureuse
Femme que jamais ait prise homme
Depuis Paris jusques à Rome!
Pour mon bonheur tout est prévu :
Mon ami, bien vous avez su
Mener la chose du ménage,
Et Dieu, notre Père le sage,
Vous en récompense très fort.

LE MARI.

Oui, car il me donne d'abord
Un trésor, à l'abri du blâme.

LA FEMME.

Et quel trésor?

LE MARI.

C'est vous, ma femme!
Car je vous sais prude en tout point,
Sage, fidèle, et n'ayant point
Le vouloir de méchants tours faire.

LA FEMME.

Vraiment, je n'aurais point affaire
A qui ne saurait, en effet,
Si c'est mal ou bien que j'ai fait.
Mais vous, vous le savez, je gage?

LE MARI.

Moi! je connaîtrais au visage,
— Sans jamais me tromper en rien, —
Quand une femme fait le bien,

Ou quand, légère et vicieuse,
Elle est de plaisir curieuse.
On dit : *Nolo nulla portet*
Ne soritur a usque nolla
Meis in mala sola[1].
Ai-je point été écolier ?
Je suis le chien au grand collier[2]
Et réponds de tout.

LA FEMME.

De ma vie
De vous tromper je n'eus envie.
N'en ayez crainte...

(Le prenant par le menton.)

Quand je vois
Votre galant petit minois,

1. Latin inintelligible et vraisemblablement estropié.
2. Le chien qui garde tout.

Votre belle face si pleine,
D'honneur, je serais bien vilaine
Et digne de la male mort!

LE MARI.

Allez! je vous crois sans effort.
Vous n'êtes pas de telle sorte
Et vous n'avez garde qu'il sorte
D'un bon cœur que toute bonté.

LA FEMME.

Dieu ne m'en donne volonté!
Si je devais être infidèle,
Vaine, et ne demeurer plus telle
Que je fus toujours ci-devant...
J'aimerais mieux mourir avant!

(Elle pleure.)

LE MARI.

Tenez! tenez! la folle pleure!
Maudit qui dirait à cette heure
Que jamais à mal tu pensas!

LA FEMME.

Allons! ne te tourmente pas,
Mon cher ami! Sus! et ris doncques!
Si joyeux je ne vous vis oncques
Et de plus gaillarde santé!

LE MARI.

Depuis que mon cœur a hanté
Votre petit cœur, ma mignonne,
En moi, matin et soir, résonne
La chanson du rossignolet!

LA FEMME.

Baisez-moi.

LE MARI, l'embrassant.

Quel bonheur complet
Je goûte auprès de vous, ma mie!
Je sens mon corps en grande vie:
Jamais je ne me portai mieux!

LA FEMME.

Baisez-moi.

LE MARI, l'embrassant.

Je ne suis pas vieux,
Mais je blanchis de ma nature!

LA FEMME, le caressant.

Oh! oui! Voici la créature
Que j'aime et veux aimer encor!

LE MARI.

Mon petit poulet! mon trésor!

(Il cherche à l'entraîner.)

LA FEMME, montrant la porte latérale.

Chut! Il faut que d'ici je sorte!

(A part.)

Tromper un mari de la sorte,
C'est mal, mais nulle, par ma foi!
Ne s'y prend aussi bien que moi!

(Elle va pour sortir.)

LE MARI, la suivant.

Je vous suis, petite mignonne,
Cher petit cœur !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LES DEUX NEVEUX, puis FINETTE.

PREMIER NEVEU, paraissant à la porte de la rue.

Holà ! personne !

DEUXIÈME NEVEU.

Personne ? Entrons !

PREMIER NEVEU.

L'oncle est parti !
Profitons-en... Prenons parti
Et sachons ce qu'il faut lui dire.

DEUXIÈME NEVEU

Très bien.

PREMIER NEVEU.

Nous venons pour l'instruire
Du tort que sa femme lui fait.
C'est notre parent.

DEUXIÈME NEVEU.

En effet.

Et ce mal est de telle sorte
Que de l'avertir il importe.
Nous taire, c'est honte pour nous.

PREMIER NEVEU.

Voire ! Et, s'il est un peu jaloux,
Il comprendra notre requête.

DEUXIÈME NEVEU.

Mon serment ! il n'est qu'une bête !
Sa femme dépense son bien
On ne sait comment ni combien
Et la chose nous intéresse.

FINETTE, entrant doucement par le fond et écoutant.

Ils caquètent de ma maîtresse...
Je veux un petit écouter
Et puis j'irai tout lui conter.

(Elle se cache derrière le bahut.)

PREMIER NEVEU.

De telle sorte il nous faut faire
Que la tante n'ait plus l'affaire
Entre mains : le bien en dépend!
S'il ne la châtie et reprend,
Il sera par-dessus la tête
Sot et cornet!

DEUXIÈME NEVEU.

Il la croit nette
En tout point, et femme de bien,
Le fol!

PREMIER NEVEU.

Donc, entendons-nous bien.
Nous lui dirons que notre tante
Est très vilaine et très méchante.

FINETTE, à part.

Ouais!

DEUXIÈME NEVEU.

Nous ajouterons cela:
Qu'elle s'en va deçà, delà,
A tous les vents, devant, derrière,
Qu'elle est de mauvaise manière,
Et court çà, là, de tous côtés.

PREMIER NEVEU.

C'est très bien dit. Or, escoutez :
J'ai peur que l'on nous puisse entendre
Ici. Puisqu'il nous faut attendre
Notre oncle absent, si nous allions
Dehors, bien mieux nous causerions?

DEUXIÈME NEVEU.

Soit! Allons!

(Ils sortent.)

FINETTE, quittant le bahut.

Vite à ma maîtresse
Je vais tout conter : son adresse
De ce mal saura la guérir.

SCÈNE IV.

FINETTE, LA FEMME.

LA FEMME.

Finette!

FINETTE.

Ah! que viens-je d'ouïr!
Je veux vous le dire à cette heure.

LA FEMME.

Est-ce mal?

FINETTE.

A peu que n'en pleure.
Le diable ne ferait pas mieux!

LA FEMME.

Quoi donc enfin?

FINETTE.

Vos deux neveux
Contre vous sont tout remplis d'ire,
Et sont délibérés de dire

A mon maître ceci, cela :
Que vous allez deçà, delà...
Que vous êtes méchante femme,
Et très vilaine, et très infâme...
Que vous vous tournez et portez
A tous les vents, de tous côtés...
Mon maître, — s'il vous savait telle,
Vous haïrait de mort mortelle !

LA FEMME, tranquillement.

C'est tout?

FINETTE.

C'est assez !

LA FEMME.

Ce n'est rien !

FINETTE.

Mais...

LA FEMME.

Paix! Je m'en tirerai bien.
A part moi, laisse-moi débattre
La manière de les combattre.
Ils lui diront ceci, cela...
Que je m'en vais...

FINETTE.

Deçà, delà,
Tout de travers...

LA FEMME.

Bon!

FINETTE.

Déshonnête,
Vilaine...

LA FEMME.

Bon!...

(Avisant la cornette que son mari a laissée sur le bahut.)

Cette cornette,
Elle aussi... pourrait... J'ai trouvé
Le bon moyen : tout est sauvé!

FINETTE.

Et c'est?

LA FEMME, apercevant son mari.

Ah! mon mari!

FINETTE, à part, en s'en allant

Trédame!
Ma maîtresse est habile femme!

(Finette sort.)

SCÈNE V.

LA FEMME, LE MARI.

LA FEMME, très aimable.

Comment vous portez-vous?

LE MARI, joyeux.

Comment?

A votre bon commandement.

LA FEMME.

Je ne voudrais jamais sans cause,
Mon cher mari, vous dire chose
Qui vous donne ennui, mais pourtant
Je voudrais vous dire à l'instant...

LE MARI.

Lis!

LA FEMME.

Je n'ose...

LE MARI.

C'est donc affaire
Grave?

LA FEMME.

Non! mais je veux me taire
Par peur de vous fâcher...

LE MARI.

Jamais,
Ma fillette, tu ne pourrais!

LA FEMME.

Cela ne vaut pas le mot dire...

LE MARI.

N'importe! Je veux m'en instruire!
Dis, sans mentir d'un demi-mot!

LA FEMME.

Je le dirai, puisqu'il le faut.
Vos parents... leur audace est haute
Disent...

LE MARI.

Quoi?

LA FEMME.

Ce n'est pas leur faute...

LE MARI.

Mais qu'est-ce donc, par saint André?

LA FEMME.

Les prendrez-vous à mauvais gré?

LE MARI.

Nenni!

LA FEMME, s'en allant.

De leur faute ils ont peine...
N'en parlons plus!

LE MARI, la ramenant.

La mort me prenne
Si je ne sais tout!

LA FEMME.

Soit! hormis
Ce que sur mon compte ils ont mis!

LE MARI.

Sainte Vierge! En est-il, ma mie,

Qui sur vous ait dit infamie
Ou bien à votre honneur touché?

LA FEMME.

Mon honneur? Bien serait mouché
Et puni qui l'oserait dire!
Sur cela point ne laisse rire!

LE MARI.

Je soutiendrai jusqu'à la mort
Que jamais ne me fîtes tort.
Je le prends sur ma conscience!
Mais parlez-moi de cette offense
De mes parents. Çà, je le veux!
Qui sont-ils?

LA FEMME.

Deux de vos neveux.
Très bien appris ils pensent être,

Et veulent vous faire connaître
Que... Mais, sur votre bonne foi,
Vous ne direz pas que c'est moi
Qui vous l'ai dit?... Votre cornette,
Prétendent-ils, est déshonnête,
Vilaine...

LE MARI.

Vraiment? de mon fait,
Ils ont souci? Sois-je défait
Et maudit, si jamais je pense
A leur donner ma confiance!

LA FEMME.

Hé! ne vous en déconfortez!
Ils ont dit que vous la portez
A tous les vents, devant, derrière,
Et de fort mauvaise manière.

LE MARI, *coiffant la cornette.*

Vraiment!

LA FEMME.

A l'endroit, à l'envers,
Deçà, delà, tout de travers.

LE MARI, *furieux.*

Les brûle la fièvre quartaine!

LA FEMME.

Cependant la chose est certaine:
Sans vous mentir d'un demi-mot,
Elle vous va très comme il faut!

LE MARI.

Le diable les pende tout raides!
Ils veulent donc mettre remèdes
A mes vêtements?

LA FEMME.

Il paraît!

LE MARI.

Dès que ma cornette vous plaît,
C'est tout ce qu'il me faut, ma mie!

LA FEMME.

Paix, monsieur! Faut-il qu'on vous die
Que ce qui vous plaît me plaira
Toujours, et de mon gré sera?
Votre volonté, c'est la mienne.

LE MARI.

Bon petit cœur! Or çà, qu'on vienne,
Mes chers neveux! par saint André,
De bon argent je vous paierai!
Puisqu'ils parlent de ma cornette,

Je vais parler à leur barrette,
Si bien qu'il leur en souviendra!

LA FEMME, *à part.*

Je m'en vais tandis qu'on viendra.
Je crois qu'ils s'en vont aller paître,
Surpris comme jamais peut-être
Rat ne le fut.

LE MARI.

Je te promets
De leur servir de certains mets
Dont jamais plus n'auront envie!

FINETTE, *rentrant.*

Voici les deux neveux!

LE MARI.

Ma mie,

Va-t'en! Je vais les recevoir
Comme il faut!

FINETTE, arrêtant la femme derrière la porte.

D'ici l'on peut voir,
Maîtresse...

LA FEMME.

Oui, j'en serai contente!

SCÈNE VI.

LE MARI, LES DEUX NEVEUX; LA FEMME ET FINETTE, cachées derrière la porte.

PREMIER NEVEU.

Bonjour, mon cher oncle! Ma tante
N'est pas ici?

LE MARI, bourru.

Vous le voyez!

DEUXIÈME NEVEU.

Dieu vous garde!

LE MARI.

Bien vous soyez!

DEUXIÈME NEVEU.

Ma tante n'est pas...

LE MARI.

Mille diables!

J'ai dit non!

FINETTE, à part.

Ils sont incapables

D'oser leur propos entamer.

PREMIER NEVEU.

Oncle, vous devez présumer
Que nous cherchons, — c'est chose sûre,
Votre profit...

LE MARI.

N'en ayez cure!

DEUXIÈME NEVEU.

Votre honneur...

LE MARI.

Donnez-moi repos!
J'entends déjà votre propos.

PREMIER NEVEU.

Au moins laissez-nous vous décrire...

LE MARI.

Je sais ce que vous m'allez dire...

DEUXIÈME NEVEU.

Jamais on ne vous en parla...

LE MARI.

Soit! Elle ira deçà, delà,
De bonne ou mauvaise manière,
Tout de travers, devant, derrière,
En dépit que vous en ayez!

PREMIER NEVEU.

Oncle, en nous si vous ne croyez
Et sortez ainsi de l'usage,
Chacun vous trouvera peu sage...

DEUXIÈME NEVEU.

Chacun de vous se moquera.

LE MARI.

Soit donc! Je vous dis qu'elle ira
Comme il lui plaît, suivant sa guise,
Quoi qu'on en pense et qu'on en dise!

PREMIER NEVEU.

Mais..

DEUXIÈME NEVEU.

Car...

PREMIER NEVEU.

Si...

LE MARI.

Je le veux ainsi,
Malgré tous vos *car* et vos *si* !

DEUXIÈME NEVEU.

Mais de vous, oncle, on va médire !

LE MARI.

Gare à celui qui voudra rire !

PREMIER NEVEU.

Cependant...

LE MARI.

Vous parlez pour rien !

DEUXIÈME NEVEU.

Elle vous plaît ainsi, c'est bien !
Mais elle est fausse et déshonnête !

LE MARI, enfonçant sa cornette sur sa tête.

Déshonnête, elle ! La plus nette
Que sur la terre on trouverait !
Et, d'ailleurs, la chose ainsi plaît
A votre tante, à moi de même !

LES DEUX NEVEUX.

A vous ?

LE MARI.

Oui ! C'est ainsi que j'aime
Qu'elle soit ! Bonne est sa façon.
En dépit de votre leçon,
Je veux qu'elle aille à son idée :
C'est chose par moi décidée.

D'ailleurs, ainsi comme autrement,
Elle va très honnêtement!
Pourquoi tant vous soucier d'elle?

PREMIER NEVEU.

Plût à Dieu que la vissiez telle
Qu'aux yeux de tout le monde elle est
Et le bel honneur qu'elle fait
A votre tête, la vilaine!

LE MARI.

Vous brûle la fièvre quartaine!
Vous avez menti par vos dents!
Êtes-vous venus ci-dedans
Me corriger?

DEUXIÈME NEVEU.

Non! vous instruire...

LE MARI.

Paix! Elle me plaît! C'est tout dire!

PREMIER NEVEU.

Fort bien! Mais calculez aussi
Ce qu'elle vous coûte...

LE MARI.

Merci!
De mon argent ne prenez cure.
Puis, tombât-elle d'aventure
Dans la fange, du haut en bas,
Que mon amour ne pourrait pas
Lui faillir. Elle est à ma guise!

DEUXIÈME NEVEU.

Pourtant...

LE MARI, faisant tourner la cornette sur sa tête avec rage.

Elle ira, quoi qu'on dise,
Tout partout, à mont comme à val,
Sans que j'y trouve rien de mal.
Allez ! et ne m'en venez oncques
Reparler...

DEUXIÈME NEVEU.

Mais elle ira doncques...

LE MARI.

Oui! ne m'allez pas échauffer
Ou je donne au diable d'enfer
Celui qui veut ouvrir la bouche
Là-dessus!

PREMIER NEVEU.

Votre honneur nous touche!

LE MARI.

Mon honneur? Morbleu! J'en ai plus
Que vous et que tout le surplus
De mon lignage et de ma race!

DEUXIÈME NEVEU.

C'est raison, mais...

LE MARI, furieux.

Videz la place,
Car ma maison vaut mieux que vous!

PREMIER NEVEU, s'en allant.

Mon oncle, adieu! Pardonnez-nous!

DEUXIÈME NEVEU, de même.

De cela, jamais de la vie
De vous parler n'aurons envie.

LE MARI, *furieux, les prenant tous deux par la main, les ramenant et secouant la tête avec rage.*

Si jamais m'en venez parler,
Je la ferai plus fort aller
Par-ci, par-là, devant, derrière,
A me tourner la tête entière!

PREMIER NEVEU, *s'en allant.*

Laissons-le donc s'associer
Comme il veut!

DEUXIÈME NEVEU, *de même.*

A nous soucier
De lui, nous perdons notre peine!

PREMIER NEVEU.

Toute prière serait vaine
Car il est de nous dégoûté!

DEUXIÈME NEVEU.

Vieux fou !

(Les deux neveux sortent.)

SCÈNE VII.

LE MARI, LA FEMME, FINETTE.

LA FEMME, quittant sa cachette, à Finette.

Qu'en dis-tu ?

FINETTE.

Bien jouté !

LA FEMME, de même.

Elle est très fine, la finesse !

FINETTE.

Oh! oui! maîtresse!

LA FEMME.

En ma jeunesse,
J'ai fait bons tours petits et grands!
(S'avançant, à son mari.)
Hé bien! mon mari, vos parents
Ont-ils parlé de la cornette?

LE MARI.

Ils ont eu réponse fort nette!
Vers moi toujours aurez crédit!
Ah! sur ma foi! s'ils m'avaient dit
Que vous fussiez mauvaise femme,
Déshonnête, vilaine, infâme,
Vous en allant de tous côtés,
Et pleine de mauvaisetés,
J'aurais autant cru leur sornette

Comme j'ai fait pour ma cornette.
La raison? Je vous connais bien
Et je sais qu'ils ne valent rien
Et qu'ils sont de mauvaise sorte.

LA FEMME.

Moi! j'aimerais mieux être morte,
Sur ma foi!

LE MARI.

Beau petit menon!

LA FEMME.

Moi, déshonnête et fausse... oh! non!
Je jure...

LE MARI, avec amour.

Sans jurer, ma mie,
Je vous connais, n'en doutez mie.

LA FEMME, au public.

Pour fin et pour conclusion,
C'est sans nulle prétention
Qu'à vous cette Farce est donnée ;
C'est pour passer bonne journée
Et réjouir gens gracieux :
Sus ! sus ! Allons de mieux en mieux !



TABLE


L N

CONTES ET POÉSIES

FRANÇOIS COPPÉE

Contes en Vers

ET

Poésies diverses



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXXI



La Marchande de Journaux

CONTE PARISIEN

A MOUNET-SULLY.

I

DEMANDEZ les journaux du soir... la *Liberté*...
La *France*...
A cet appel sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire
Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique ;
Les révolutions rendent un peu sceptique ;

Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,
Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

— Demandez les journaux... le *Temps*... le *Moniteur*...

Et, prenant le paquet tout frais que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale ;
— Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

— Ah ! vous voilà, monsieur ! Vous arrivez bien tard,
Disait-elle gaiement. Voyez, ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...
Et c'est toujours ainsi lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère.

Quelquefois je causais, auprès de l'éventaire,
Avec la brave vieille aux yeux intelligents ;
Car mon goût est très vif pour les petites gens.
Et, tout en déployant la *Presse* ou la *Patrie,*
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,

J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

— Mon Dieu, pour le moment, ça ne va pas trop bien...
C'est la morte saison, vous savez... et la Chambre
Ne se réunira que vers la mi-novembre.
Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez ou vous êtes
Aux bains de mer, aux eaux... Sans le sou des grisettes
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal*, à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu !
Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu !
Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies ;
Mais, en un mois et rien qu'avec les *illustrés*,
Eh bien, j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard... tandis que les tapages
A Versailles, voilà le temps des forts tirages !
Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance.

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,

Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'Assemblée en démence et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidassent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvresse
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État,
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

II

Un soir, — les premiers froids étaient déjà venus, —
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, — huit ou dix ans à peine, —
Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil,

Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.

Je demandai :

— Quel est donc ce petit garçon ?

— Mais c'est mon petit-fils ; il apprend sa leçon,
Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille...
Et les frères en sont très contents !

— A merveille !
Repris-je... Ses parents l'ont envoyé vous voir ?

— Hélas ! mon bon monsieur, voyez... il est en noir.
Pauvre enfant ! il n'a plus sa mère ni son père...
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espère.
Maintenant il n'a plus que moi, cher innocent !
Il a coûté la vie à ma fille en naissant...
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre...
Des orphelins d'un jour !... Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces ; et les gens,
Dans ce vilain métier, ne durent pas dix ans,
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge...
A cause du mercure. .

— Allons ! un sucre d'orge,
Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.

— Et, quand je fus resté seul avec la marchande :

— L'enfant se porte bien ?

— J'attendais la demande,
Monsieur, répondit-elle avec un gros soupir.
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir.
Non, il ne va pas bien... Que je suis malheureuse !...
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père... Il souffre, hélas ! le cher petit !
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.
Enfin le médecin dit que c'est la croissance !...
C'est qu'il est si mignon et d'une obéissance !...
Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
Mon Joseph... à l'école il a toujours la croix...
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère !

— Courage ! dis-je.

— Enfin mon commerce prospère,
Continua l'aïeule, et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal, me vient en aide.
Tenez, j'ai cru l'enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans... Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina...
Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure,
Et j'ai pu, — je gagnais des douze francs par jour, —

Donner ce qu'il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai, — la vente allait, je vous assure, —
J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure ;
Et quand le Maréchal à la fin est tombé,
J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé...

Le retour de Joseph finit la causerie ;
Mais je sortis de là, l'âme tout attendrie,
Et j'avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand'maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier ; et l'intérêt fort mince
Qu'aux choses de l'État jusqu'alors j'avais mis
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis,
Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique ;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J'apprenais, en voyant les pages du journal
Pleine d'alinéas et de rappels à l'ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu'en plein parlement ils s'étaient outragés,
Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,
Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :

— Tant mieux pour la pauvre grand'mère !

III

A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

— Ah ! monsieur, me disait en sanglotant bien fort,
La vieille, devenue en peu de jours caduque,
Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
C'est trop dur !... Et bientôt j'en mourrai, Dieu merci !...
Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici ;
Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce...
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin...
Maintenant mon chagrin me nourrit... Que m'importe
Le reste ?... Voyez-vous, je suis à moitié morte ;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas !...
Un client, qui me prend tous les jours les *Débats,*
Un bien brave homme, allez, qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables...
Eh bien, soit... J'irai là mourir un de ces jours !...

Que pouvais-je répondre à ce navrant discours ?
Que faire pour calmer une douleur si grande ?
Hélas ! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,

Quand j'entrais acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

Vers ce temps, — ce n'est plus pour nous une surprise,
Notre gouvernement était en pleine crise.
Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

— C'est fort heureux. Tant pis pour l'ancien cabinet.
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule ;
Moreau s'imaginait être de droit divin,
Et Morand recevait par trop de pots-de-vin...
Tandis que parlez-moi du nouveau ministère :
Dubois est éloquent et Dufour est austère ;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont par ses talents honore son pays ;
Dupuis est fin ; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très bien, que donne mon journal...
L'ordre et la liberté... C'est fort original.
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence...
Bref, il était acquis et de toute évidence
Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie ;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable ;
Et, depuis quelque temps, je me trouvais blâmable ;
Se désintéresser de tout, ce n'est pas bien.
On finirait par être un mauvais citoyen...
Voyons, ce cabinet ? Il n'a rien qui me gêne ;
Il est conservateur, libéral, homogène,
Très gentil !...
Et déjà, plein d'un zèle subit,
Le dos au feu, troussant les pans de mon habit,
De mes nouveaux amis j'exposais la tactique,
A l'heure où, dans l'ennui d'un salon politique,
Le thé circule avec les tranches de baba.

Six semaines après, le cabinet tomba.

Ah ! j'étais furieux, cette fois ! Mettre à terre
Des gens si bien pensants, un si bon ministère !
C'est à désespérer de tout gouvernement !...
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles,
Levé de très bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal.
Paris avait été plus que moi matinal ;
Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille ;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait,
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.

— Le pauvre mort, pensai-je en mon humeur stupide,

Est oublié, ce n'est qu'une femme cupide.

Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris.

— Ah ! fit-elle, monsieur, ne soyez pas surpris,
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante...
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace...
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse ?
Un vrai jardin !... Je vais prier là, tous les mois...
Ça me coûte bien cher ; mais aussi quand je vois
Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure !

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon ;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé, quand un ministre tombe ;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.





L'Épave



EVANT la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel

Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

— C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu !...
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Ton père était chez nous; sa barque était rentrée;
Il disait, en mangeant sa soupe : Il faut qu'on soit
Maudit pour être en mer par ce vent de noroit !
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque...
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
— Un canot ! dit Mathieu... J'étais épouvantée;
Les autres lui montraient cette mer démontée,
Et la lame en fureur qui crachait des galets.

— Un canot! répétait ton père. Sauvons-les!
Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches!
Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches
Il est bon; il ne craint ni le flot ni le vent,
Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant!*...
Ah! les hommes sont fous, mon Tiennot!... Ils partirent.
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent
Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer.
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave
N'a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri! Pauvre petit Tiennot!
Ne va plus sur la mer... tu sais, j'ai ta promesse...
Monsieur le recteur t'aime et tu lui sers sa messe;
Il t'apprend l'écriture... Eh bien, c'est ton destin,
Tu deviendras un prêtre et parleras latin.
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,
Quand tu seras curé, je serai ta servante.
Ne te fais pas marin!... D'ailleurs, tu m'as promis...

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aviron ni nouer un grelin.
Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : — Va-t-en jouer! et qu'il est libre enfin,

Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l'âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Éclater en couvrant d'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Non, son ardent désir, c'est le bateau mouvant
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent
Et le lest de galets humides qui le charge,
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer,
Dont le parfum le grise et le rhythme l'attire...
Et voilà de longs mois que dure ce martyre!

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux!
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire,
— Un brick, cette fois-ci, — qui touche le récif.
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

— Un canot à la mer! des hommes de courage!

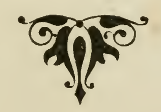
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier.
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :
— Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas!
Et, les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : *En avant!*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père!
Les sauveteurs son prêts; ils poussent leur canot;
Et s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot
Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame!

Comme on les suit des yeux! Hardi, là! Comme ils vont!
Sainte Vierge! voyez cette lame de fond...
Ils ont chaviré... Non, le canot, se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà!... Voilà des gens de cœur!
Qu'ils sont chargés, ils ont de l'eau jusqu'au bordage...
— Combien en avez-vous sauvé? — Tout l'équipage!

— Hurrah ! — Vite ! jetez une corde... Aidez-nous...

Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère
Qui de ses bras brisés, l'entoure en sanglotant :

— Maman, ne gronde pas... Le père est si content !





L'Enfant de la Balle

CONTE PARISIEN

Parfois dans un coin triste et noir pousse une fleur.

Sa mère était concierge et son père souffleur
D'un théâtre qui fit des faillites célèbres.
Semblables aux hiboux qui voient dans les ténèbres,
Ces époux vivaient là, venus on ne sait d'où,
La femme dans sa loge et l'homme dans son trou.
Une enfant leur naquit; elle vit la lumière
— Du gaz, bien entendu, — le soir d'une « première, »
A l'heure où justement la toile se levait.

L'homme était à son poste, éloigné du chevet
De sa femme; mais tous songeaient à l'accouchée.
Les actrices, leur scène une fois dépêchée,
De bruyants falbalas emplissant l'escalier,
Auprès de la malade allaient se relayer;
Et, lorsque fut passé l'instant le plus critique,
L'ingénue, — elle avait un fils en rhétorique
Et venait de donner les soins les plus adroits, —
Profita de son grand monologue du « trois, »
Alors que, d'une infâme action accusée,
Elle devait tomber, sur le sol, écrasée
Sous un fardeau trop lourd d'angoisse et de douleur,
Pour accomplir sa chute en face du souffleur
Et calmer le souci du père de famille,
En lui jetant tout bas ces mots : « C'est une fille! »
— D'ailleurs, ce fut un jour de chance et de succès.
Le drame, — il était plein de fautes de français, —
Fit louer deux cents fois la salle, dès la veille;
Et la mère et l'enfant se portaient à merveille.

Le nouveau-né gênant fort ses humbles auteurs,
Une souscription entre tous les acteurs
Fournit aux pauvres gens des secours provisoires.
Le berceau fut prêté par le chef d'accessoires,
Et le comique, — un fort buveur, de son aveu, —
Donna le biberon, pour faire rire un peu.
Tous aimaient la petite et tous s'occupaient d'elle,
Et l'on tomba d'accord pour l'appeler Adèle,
A cause d'*Antony,* qu'en son meilleur destin,

Son père avait joué, — très obscur cabotin,
Mais beau garçon, ayant l'œil noir, la taille mince, —
Avec Dorval faisant sa tournée en province.
Puis le baptême eut lieu. La troupe, avec ferveur,
Vit donner à l'enfant ce billet de faveur
Que pour entrer au ciel, on présente au contrôle;
Et le parrain, — c'était Saint-Phar, le premier rôle, —
Ayant lu *Polyeucte* et « pioché » son *Credo,*
Par son recueillement étonna le bedeau.
La fête fut très bien de toutes les manières.
On alla gentîment déjeûner près d'Asnières;
A l'heure du spectacle, on revint à Paris,
Au milieu des gamins saluant à grands cris
Ces voitures de gais comédiens chargées,
Et le soir, le pompier lui-même eut des dragées.

II

Les artistes ont très bon cœur, le plus souvent.
C'était à qui prendrait le mieux soin de l'enfant,
— La concierge en sa loge étant très occupée, —
A qui ferait sauter la gentille poupée,
A qui l'entourerait de mille attentions.
Les femmes l'apportaient aux répétitions,
Et la petite Adèle y faisait les délices
Des longs moments d'ennuis perdus dans les coulisses.
La duègne, en attendant l'appel du régisseur,

Berçait sur ses deux bras l'enfant avec douceur,
Puis, quand venait son tour, à sa réplique prête,
Repassait le bébé bien vite à la soubrette.
Quand elle eut quinze mois, quand son corps se tint droit,
Ce fut madame Armand, l'étoile de l'endroit,
Qui la fit marcher seule et qui, de ses mains blanches,
Guida les premiers pas d'Adèle sur les planches.
Mais quel triomphe aussi, quand, un beau jour, soudain,
Elle alla du « côté cour » au « côté jardin ! »
Puis, dès qu'elle se mit à babiller, ces dames
Lui firent répéter des mots de mélodrames,
Et l'enfant, — influence étrange du milieu ! —
Avant : « Papa, maman, » vagit : « Merci, mon Dieu ! »
Pourtant madame Armand, pieuse à sa manière,
Lui fit aussi par cœur apprendre sa prière ;
Et lorsque les acteurs se taisaient un instant,
Un fragment de *Pater* de derrière un portant
S'envolait, murmuré par une voix plaintive,
Et quelquefois ces mots : *Que votre règne arrive !*...
Ou quelque *Ainsi soit-il !* ponctuaient tour à tour
La tirade du traître ou la scène d'amour.

C'est ainsi que vivait, depuis sept ans, Adèle,
Heureuse de sentir tant d'amis autour d'elle
Et faite à ce milieu tout artificiel.
N'ayant presque jamais vu la couleur du ciel,
Elle jouait dans l'ombre et, la nuit, était brave
Comme un frais papillon captif dans une cave.

III

Vers ce temps, le théâtre où grandissait l'enfant
Allait très mal. L'été fut par trop étouffant
Et, trois mois, l'on joua devant la salle vide,
Tandis que le public, de bocks mousseux avide,
Dans les cafés-concerts allait prendre le frais;
Puis un drame à décors ne couvrit pas ses frais,
Puis vint une féerie, autre chute complète.
Le directeur avait si bien perdu la tête
Que, devant son bureau toujours plus encombré
De manuscrits poudreux et de papier timbré,
—Pauvre homme à moitié fou, fable de ses confrères,—
Il songeait à monter des pièces littéraires.
Le malheureux parlait même d'un drame en vers!
Lorsque, le rappelant à des goûts moins pervers,
Son régisseur, avec sa voix la plus câline,
Lui dit :

— Monsieur, si nous remontions *l'Orpheline?*

L'homme fut tellement ému qu'il suffoqua;
Il se frappa le front en criant : Euréka!
L'Orpheline pouvait le tirer de l'abîme.

C'était un vieux *mélo* du Boulevard du Crime

Qui toujours avait fait, pendant de nombreux soirs,
Ruisseler tous les yeux, tirer tous les mouchoirs,
Un titre qui d'avance assurait la recette.
Le seul obstacle était le rôle de Suzette,
De l'enfant de six ans prise par des voleurs,
Dont la grâce touchante et les affreux malheurs
Faisaient couler les pleurs comme une cataracte,
Et qu'enfin retrouvait sa mère au cinquième acte.

Le directeur disait :
— Qui me jouera cela ?
La créatrice était la petite Stella...
Mais elle est mariée et mère de famille,
A présent... Où trouver une petite fille,
Sachant « dire, » sachant « marcher » ?...

Le régisseur
Eut un sourire fin de profond connaisseur
Et conseilla :

— Prenez donc la petite Adèle...
Une enfant de la balle, allez... Je réponds d'elle.
Elle réussira, j'en ferais le pari.
La petite est émue en voyant d'Ennery.
Son premier alphabet fut *Lazare le Pâtre*...
Artiste dans le sang!... C'est né pour le théâtre
Et ça vous portera joliment les haillons...

Et l'impresario, rêveur, dit :

— Essayons!

IV

On mit donc *l'Orpheline* à l'étude au plus vite,
Et l'on distribua le rôle à la petite,
Après avoir, avec un cachet de dix francs,
Apaisé les légers scrupules des parents,
Qui d'abord alléguaient sa faiblesse et son âge;
Et l'aisance régna dans le pauvre ménage,
Et la loge lança dès lors aux environs
Des parfums de civet et de dinde aux marrons.
Pour Adèle, elle était par la joie étourdie.
Un rôle! elle allait donc jouer la comédie!
Un rôle! elle pourrait enfin se maquiller!

Quand le vieux régisseur l'eut fait bien travailler,
On répéta. Chacun pressentit la victoire.
La petite « vibrait » comme au Conservatoire,
Disait juste, « écoutait » à merveille, et savait
Avec le moindre mot obtenir un « effet ».
Alors le directeur fit agir la réclame,
Assiégea les journaux, car, bien que son vieux drame
Fût écrit en patois et fût bête à pleurer,
Il était maintenant sûr de tout réparer
Et de combler le gouffre immense de sa dette.
Adèle sur l'affiche eut son nom en vedette
Au-dessus de Saint-Phar et de madame Armand,

Ce qui fut un scandale; et, depuis ce moment,
L'actrice, qui naguère en faisait son idole,
A l'enfant n'adressa même plus la parole,
Et Saint-Phar, furieux, menaça d'un procès.

Cependant on donna la pièce. Quel succès!
Dès qu'Adèle parut, la salle fut conquise;
Et vraiment la mignonne actrice était exquise
Et ne ressemblait pas à ces pauvres enfants,
Bâtards de perroquets et de singes savants,
Dont parfois le théâtre exhibe la torture.
En argot de métier, c'était une « nature. »
Elle vivait son rôle et ne le jouait point;
L'artiste en elle était habile au dernier point,
Et l'enfant conservait cependant tous ses charmes.
Adèle fit répandre une averse de larmes,
Quand, sans pain elle-même, aux pauvres du chemin
Elle donnait les fleurs qu'elle avait à la main.
Elle eut quatre rappels, vingt bouquets; et la toile
S'abaissa lentement sur la petite étoile,
Au milieu des sanglots, des bravos et des cris.
Une altesse royale, en passage à Paris,
Vint embrasser l'enfant et lui fit grand éloge
Devant dix reporters accourus dans sa loge.
Ce fut une folie, un gros succès d'argent!
Le directeur, traité de « très intelligent, »
Paya son personnel en retard d'un trimestre,
Congédia la claque et supprima l'orchestre.
Plein d'audace, il risqua des tarifs inouïs.

Son théâtre, autrefois le dernier des *bouis-bouis,*
Vit devant ses bureaux piaffer les équipages ;
Les journaux l'exaltaient à leurs troisièmes pages,
Épuisant leurs clichés, jusqu'aux « mots » de gamins,
Et parlant du caissier qui se frottait les mains.

V

Hélas! ne rions pas; car l'enfant-phénomène
Est au dernier degré de la misère humaine;
Regardez seulement ses grands yeux moribonds.

Au milieu des bouquets et des sacs de bonbons,
Affolée et vivant comme dans une fête,
Adèle se plaignait pourtant de maux de tête;
Un frisson secouait parfois son corps nerveux,
Elle portait, d'instinct, la main à ses cheveux
Et disait : « C'est passé ! » Mais l'enfant de la balle,
Un soir, ayant joué sa scène principale,
Effraya les acteurs par son teint enflammé;
Et l'un deux, le fameux comique Bienaimé,
Qu'adorent les titis pour son grand nez qui bouge,
Lui dit :

— Mais pourquoi donc as-tu mis tant de rouge ?

Alors, touchant son front d'un geste machinal :

— Non, je n'ai pas de fard, fit Adèle. J'ai mal !

Elle joua pourtant, mais la pauvre petite
Fut prise dans la nuit par une méningite.

Quel désastre ! On doubla le rôle sans pitié ;
Mais la location en baissa de moitié.
Le médecin craignait une crise mortelle,
Et l'on n'entendait plus qu'un mot : « Comment va-t-elle ? »
Le directeur montra beaucoup de dévouement.
Il l'avait fait porter dans son appartement
Et de ses père et mère il avait pris la place,
Veillant la chère enfant, lui mettant de la glace
Sur le front, l'entourant de ses soins amoureux.
Une nuit, la malade eut un délire affreux.
Elle croyait jouer avec ses camarades,
Récitait des fragments de rôle, des tirades,
Demandait si Nadar vendait sa carte-album
Et si l'on avait fait, le soir, le « maximum... »
On crut qu'elle serait, à l'aurore, enlevée ;
Mais, quand le docteur vint, il dit :

— Elle est sauvée !

Et, vraiment, quatre jours après, elle allait mieux.

Alors tout le théâtre eut un air radieux ;

On allait donc enfin revoir la chère absente,
Reprendre *l'Orpheline!* Et la convalescente
Devant tous les acteurs penchés sur ses rideaux,
Soulevait doucement le verre de bordeaux
Que le bon directeur avait versé lui-même,
Et disait avec un sourire :

— A la centième!

VI

On était très pressé de jouer. Cependant,
Avant qu'elle reprît son rôle, on crut prudent
De l'envoyer passer huit jours à la campagne.
Un riche fabricant de faux vin de Champagne,
Sénateur influent, très fort sur le budget,
Précisément, depuis quelques mois, protégeait
Clorinde, la coquette, et près de Courbevoie
Avait construit un nid de verdure et de soie,
Où ce législateur abritait ses amours.
Clorinde y mènerait l'enfant pour quelques jours,
Afin qu'elle revînt forte et prête à combattre;
Et l'on encaisserait encor cinq mille quatre,
Le « maximum! »

Ce fut arrangé; l'on partit.

Le cottage où logeait Clorinde était petit;

Mais un charmant jardin, plein de roses trémières,
Que le soleil de juin criblait de ses lumières,
S'étendait, enchanteur, devant la vérandah.

On mit là le fauteuil d'Adèle, on l'accouda
Dans les coussins, devant cette fraîche nature.
Elle n'avait jamais vu de fleurs qu'en peinture,
De clartés que le gaz reflété par du zinc,
Et s'écria d'abord :

— Tiens! Le décor du « cinq! »

Mais l'enfant tressaillit bientôt, toute surprise.
Un enivrant parfum passait avec la brise,
Et le soleil chauffait ses pieds sous son jupon.
Elle ferma les yeux et dit :

— Ah! que c'est bon!

Et, dans ce doux état de langueur étonnée,
Elle voulut rester là, toute la journée.
Mon Dieu! que c'était beau, que c'était bon, cela!
Mais Clorinde, observant ses regards, se troubla
D'y voir on ne sait quoi d'inquiétant éclore.

— Rentrons, mignonne...

— Oh! non, dit l'enfant, pas encore!

Elle rentra pourtant, quand le couchant pâlit;

Mais elle frissonnait en se mettant au lit.
L'air pur d'un ciel d'été, la chaleur naturelle
D'un jour de juin avaient été trop forts pour elle ;
Et sans qu'une lueur de raison reparût,
La nuit, elle eut encor le délire et mourut.

Car c'était une fleur à l'ombre habituée ;
Elle a vu le soleil un jour ; il l'a tuée.





Pour le Drapeau

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie !

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de juin, — des coupables, hélas !
Mais des Français, — courbés sous un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux.
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,

L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.
Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert; de l'autre, la montagne;
Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit, devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.
Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni
De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.

Les soldats étaient trente et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,
Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En long burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leurs fusils en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert de tous côtés parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,
Venaient de relever l'étendard de l'Émir,

Et voulaient de nouveau faire parler la poudre.
Ainsi qu'un gros nuage accourt, chargé de foudre,
Ils venaient, soulevant un flot de sable ardent.

Le commandant du fort, un brave cependant,
Vieux troupier devenu lentement capitaine,
Avait pâli devant cette attaque soudaine.
Le pauvre homme perdait la tête absolument.
Comment faire ? Il avait trente hommes seulement
Pour défendre les murs de sa faible redoute;
Et, quant aux condamnés politiques, sans doute,
A s'enfuir ils n'allaient pas être les derniers.

En ce moment, sorti des rangs des prisonniers,
L'un d'eux, qu'on avait vu parler, dans le tumulte,
A ses amis, de l'air d'un homme qui consulte,
Un grand gaillard, portant sur ses traits amaigris
La trace de vingt ans de misère à Paris,
Et dont les yeux profonds, sous leurs sombres arcades,
Conservaient un reflet du feu des barricades,
S'approcha lentement du vieil algérien
Et dit avec le ton traînant du faubourien :

— Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils.
Sur tous ces moricauds, si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,

On rendra les outils, ma parole d'honneur!
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur;
Vous aurez confiance en nous, — on en est digne, —
Et vous nous laisserez marcher avec la ligne.
Prêtez-nous les fusils et nous sommes sauvés.
La loque qui flottait sur nos tas de pavés
N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance.....
Voyons, mon capitaine, est-ce dit?

L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donner sur-le-champ au bagne rendu libre
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : « Allah! »
Et tiraillant déjà sur ses minces murailles.
Soudain les deux canons vomirent leurs mitrailles
Qui firent reculer l'insolent tourbillon;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,
Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre un faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte,
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges qu'on reçut, baïonnette en avant.
Mais leur cheik y périt, et la bande affolée,

Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tenant loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée;
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux,
Devant le commandant, leurs fusils encor chauds;
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes,
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :

— Merci... pour le drapeau!





Bleuette

CONTE DE FÉE

A ma petite amie Marie-Germaine Brice



Il était une fois, le fait n'est pas récent,
Dans un manoir du Rhin, un baron très puissant
De qui tous les vassaux maudissaient l'avarice.
Sa femme avait été jadis la bienfaitrice
Du pays, et son cœur n'était que charité.
Mais pour longtemps jamais un ange n'est prêté;
Pendant quelques beaux jours la terre à Dieu l'emprunte,
Puis il remonte au ciel. La baronne défunte
Avait laissé pourtant derrière elle une enfant,
De ses vertus témoin et souvenir vivant.

Quinze ans, blonde, chétive, on la nommait Bleuette.
Ainsi qu'un colibri dans un nid de chouette,
Sa jeunesse égayait le château triste et nu.

Le baron, qui s'était quelque peu contenu,
Devint encor plus dur, quand sa femme fut morte.
Dès l'aube, ayant son seul écuyer pour escorte,
Il s'en allait au bois, l'épervier sur le poing.
Bleuette aimait son père et ne l'accusait point,
Mais trouvait cependant bien tristes les journées
Qu'elle passait, parmi les tentures fanées,
Dans ce manoir glacé, désert et solennel,
Où l'on ne faisait pas de feu, même à Noël.
Comme le temps paraît moins long quand on l'occupe,
La mignonne parfois se taillait une jupe
Dans les draps ramagés et dans les vieux lampas
Dont sa mère jadis rehaussait ses appas.
Car jamais le baron à la pauvre fillette
N'avait donné le moindre écu pour sa toilette.
Le vilain homme était bien trop ladre pour ça.
Bien plus, après la mort de sa femme il cessa,
Quoiqu'à la sainte dame il en eût fait promesse,
De fréquenter l'église et d'entendre la messe,
Certain de trouver là, terrible épouvantail,
Quatre ou cinq mendiants assis sous le portail;
Et n'ayant jamais vu d'argent blanc ni d'or jaune,
Bleuette n'avait pas de quoi faire l'aumône.

C'était son gros chagrin. Elle se consolait

De coudre à ses habits la reprise et l'ourlet
Et d'être fagotée ainsi qu'une grand'mère.
Malgré tout elle était jolie, et c'est chimère
De croire qu'à son âge elle n'en savait rien.
Mais comme elle souffrait, et de son cœur chrétien
Quelle plainte montait, de Dieu seul entendue,
Lorsqu'il fallait passer devant la main tendue
D'un pauvre, et ne pouvoir rien mettre en cette main!

Le dimanche surtout. Tout le long du chemin,
Quand elle revenait, seule, portant son livre,
Dans ce parfum d'encens qui longtemps vous enivre,
Tout le long du chemin, ce n'était que vieillards,
Femmes portant marmots, aveugles, béquillards,
Qui couraient sur ses pas en criant leur souffrance.
Les vieilles à bâton faisaient la révérence
Et les petits enfants envoyaient leur baiser.
Elle ne trouvait pas de mots pour refuser;
Mais le front bas, les yeux baissés, rouge de honte,
Elle passait, prenant sa marche la plus prompte,
Et pleurait, une fois rentrée à la maison.

Un dimanche, c'était au temps de la moisson,
Elle vit, au moment de revenir de vêpres,
Tant de pauvres couverts de loques et de lèpres,
Aux marches du parvis assis et l'attendant,
Que le cœur lui manqua rien qu'en les regardant.
Bleuette n'osa pas affronter la sortie
Et se souvint alors que, vers la sacristie,

Une porte s'ouvrait sur le chemin des blés.
Elle allait donc, le cœur tremblant, les yeux troublés,
Prendre par ce chemin quand, sous la colonnade,
Une vieille portant la jupe en cotonnade,
Les lourds sabots de bois et le vaste bonnet
Des aïeules, mais qui, dans une main, tenait,
En s'appuyant dessus, une longue baguette,
Apparut tout à coup et, venant vers Bleuette,
Lui dit :

« Ma fille, il faut retourner sur tes pas.
Tout ce qui peut tomber sous ta main, ne crains pas
De l'offrir, sans rougir, au mendiant qui passe.
L'aumône n'a de prix que par la bonne grâce
De celui qui la donne. Enfant, avec deux mots,
Avec un bon sourire, on calme bien des maux ;
Va, l'on te saura gré d'une honte bravée. »
Bleuette, qui vit bien que la vieille était fée,
Répondit poliment que d'aussi bons avis
Comme un ordre devaient par elle être suivis,
Puis, ayant salué, prit sa route ordinaire.
Les mendiants, suivant le flot du populaire,
S'étaient tous éloignés pendant ce moment-là,
Et, seule, par les blés, Bleuette s'en alla.

Elle cueillait, avec un vague espoir dans l'âme,
Un gros bouquet de fleurs des champs, lorsqu'une femme
Qui se tenait assise au revers d'un fossé,
L'aperçut, se leva, d'un air triste et lassé,

Et, craintive, les yeux en larmes, vint vers elle.

« Ayez pitié de moi, ma belle demoiselle,
Dit la femme. Aux moissons, d'ordinaire, je suis
Vos vassaux, en glanant tout le blé que je puis.
Je suis veuve, je suis bien pauvre et point hardie.
Mais cette fois, voyez, je sors de maladie,
J'arrive la dernière, et tout est ramassé,
Et je meurs de fatigue au bord de ce fossé. »

« Hélas! lui répondit la bonne demoiselle,
Je n'ai pas même un sou dans ma pauvre escarcelle;
Mais prenez ce gentil bouquet de fleurs des champs,
Et vous pourrez l'offrir aux quelques braves gens
Qui voudront, j'en suis sûre, adoucir votre épreuve. »

Sans vouloir refuser l'humble cadeau, la veuve
Souriait cependant d'un air découragé;
Mais quand elle l'eut pris, le bouquet fut changé,
O merveille admirable! en une énorme gerbe
De brillants épis d'or, plus grosse et plus superbe
Que celle que l'on porte à monsieur le curé.

Comprenant que c'était un don inespéré
Que lui faisait ainsi la bonne vieille fée,
Bleuette, l'âme heureuse et toute réchauffée,
Laissant l'autre charger d'épis son tablier,
Se sauva par le bois et cueillit au hallier
D'autres fleurs pour tresser une belle couronne.
Elle allait — en songeant à la sainte baronne
Sa mère, à cette fée, au miracle accompli, —

Quand un petit gamin en haillons, mais joli
A croquer, et marchant pieds nus dans la poussière,
A son tour aborda la jeune bouquetière
Et lui dit, le cœur gros et tout tremblant d'émoi :

« Ma belle demoiselle, ayez pitié de moi.
Depuis l'hiver, je suis orphelin. Mon aïeule,
Elle a quatre-vingts ans ! avec moi reste seule.
Travailler ? Mais je suis trop jeune, on ne veut pas ;
Et sous ce toit croulant que vous voyez là-bas,
J'ai laissé grand'maman sans pain, sombre et muette. »

« Prends seulement ces fleurs de hallier, dit Bleuette,
Pour les donner à qui calmera vos douleurs ;
Car je n'ai rien. »

Mais quand la couronne de fleurs
Fut entre les deux mains du pauvre petit mioche,
Elle devint un rond énorme de brioche,
Toute chaude et dorée ainsi qu'un pain bénit.
Bleuette, bien avant que l'orphelin finît
De s'étonner, s'enfuit et gagna la grand'route.
Un beau lys frais éclos poussait au bord, sans doute
Pour qu'à s'en embellir elle se décidât.

A l'ombre d'un noyer elle vit un soldat
Qui s'était assis là, sur une grosse pierre.
Sac au dos, s'appuyant sur sa longue rapière,
Cet homme paraissait de fatigue épuisé ;
Son front, — il revenait de la guerre, blessé, —

Saignait sous un bandeau lié d'une ficelle,
Et ce soldat lui dit :

« Ma belle demoiselle,
L'étape était trop longue et le cœur m'a manqué ;
Mais le bon vin remet un homme fatigué,
Et vous devriez bien, — la peine n'est pas lourde, —
Au village voisin aller remplir ma gourde. »

« J'y cours, pauvre soldat, mais le village est loin;
Et vous vous ennuierez tout seul dans votre coin.
Le parfum de ce lys vous tiendra compagnie. »

L'homme d'armes sourit, et, sans cérémonie,
Prit entre ses doigts noirs le calice embaumé.
Mais, quand il le toucha, le lys fut transformé
En un grand hanap plein de vin de la Moselle
Où le soleil dardait une fauve étincelle.

Bleuette ne vit plus de pauvres ce jour-là.
Mais dans tout le pays vous pensez qu'on parla,
Et que tous ses bienfaits laissèrent une trace.
Or son père, le soir, revenant de la chasse,
Trouve tous ses vassaux émus et rassemblés :
Et tous de lui parler de la gerbe de blés,
Comme de la brioche énorme et du grand verre.
Il n'en peut plus douter; c'est un fait qu'on avère;
Et sa cupidité s'en réjouit déjà.
Donc, après le souper, que le baron mangea
Sans appétit, et quand l'unique domestique

Eut enfin desservi la table très rustique,
Il attira Bleuette entre ses deux genoux :

« Maintenant, lui dit-il, nous sommes entre nous.
Reçois mon compliment. Vrai ! tu naquis coiffée.
Je sais l'étrange don que t'a fait cette fée,
Et j'en veux sur moi-même essayer le pouvoir.
Fais-moi quelque présent, ma mignonne, pour voir
Ce qu'il va devenir dans la main de ton père. »

« Malgré tout mon respect, dit Bleuette, j'espère
Que vous laisserez là ce projet dangereux.
Je n'ai reçu ces dons que pour les malheureux,
Et non pour augmenter le bien de la famille. »

« Laisse-moi donc. C'est trop de scrupule, ma fille.
Donne-moi seulement, rien que pour essayer,
La médaille de plomb qui pend à ton collier.
Le pire qu'il se peut faire, c'est qu'elle reste
Ce qu'elle est, un bijou de valeur très modeste ;
Mais si nous la voyons être soudainement
Un lourd médaillon d'or ou bien un diamant,
C'est qu'aussi ton pouvoir nous échoit en partage. »

Bleuette n'osa pas résister davantage,
Et mit, bien qu'à regret, dans la main du vieux fou
La médaille de plomb qui pendait à son cou ;
Mais l'avare frémit quand il l'eut empoignée,
Car il ne tenait plus qu'une horrible araignée,
Toute noire, effroyable, avec des bras velus.

Faisant pour la jeter des efforts superflus,
L'avare serait mort d'effroi dans la bataille ;
Mais la bête ne fut que la simple médaille
Qu'elle était, quand l'enfant l'eut reprise en sa main.

Le baron réfléchit, et, dès le lendemain,
A Bleuette il fit don d'une pleine aumônière.
Cette merveille-là ne fut pas la dernière
Qu'accomplit cependant la mignonne aux yeux bleus.
Elle avait conservé son don miraculeux;
Et, quand elle sortait des vêpres, le dimanche,
Le sou qu'elle donnait devenait pièce blanche,
Le simple écu d'argent devenait un marc d'or,
Et le marc un bijou plus précieux encor;
Si bien que sa gentille et bonne renommée
Au landgrave électeur fut un jour affirmée,
Et, s'étant renseigné dans le pays entier,
Il la voulut pour femme à son seul héritier.
Il se fit tout d'abord annoncer par un page;
Et vint enfin, lui-même, en superbe équipage,
Confier au baron le désir qu'il avait.
Le fils de l'Électeur, gentilhomme parfait,
Plut à Bleuette, dès la première soirée,
Et la noce, bientôt après, fut célébrée
Avec tant d'allégresse et de luxe inouï
Qu'on en parle, là-bas, même encore aujourd'hui.



Le Raisin

A mon vieil ami Alexis Orsat.


Le malade baissait tous les jours. Pauvre pére!
Et, dans l'humble logis, jadis presque prospére,
Avait depuis longtemps sévi la pauvreté.
Les sinistres papiers du Mont-de-Piété
S'étaient accumulés derrière la pendule ;
Et, toujours espérant, — le malheur est crédule, —
La famille vendait tout son petit trésor.
La timbale, les six couverts, la montre en or
L'un après l'autre étaient retournés chez l'orfèvre.
Au moribond toussant et grelottant la fièvre

On sacrifiait tout, sans se décourager.
Un jour, le médecin dit:

« S'il pouvait manger ! »

Mais il avait déjà, le triste grabataire,
Refusé le biscuit avec du vieux madère,
Les trois huîtres et l'œuf poché dans du bouillon.
Or, bien qu'on fût en mars, par un jour sans rayon,
On parla de raisin, ne sachant plus que dire,
Hélas ! — et le malade eut un faible sourire.

On se saigna. Le soir, à ce pauvre chevet,
— Dans la boîte portant la marque de Chevet
Et montrant les grains durs et roux sous la dentelle
De papier, — tentatrice, appétissante et telle
Qu'au dessert parmi les gourmets de belle humeur,
Parut la ruineuse et splendide primeur.
L'agonisant la vit, mais, sans y toucher même,
Il détourna le front, plein d'un dégoût suprême,
Et, trois heures après, il s'en allait enfin
Dans l'autre monde où nul n'a sans doute plus faim.

La misère attendait les enfants et la mère ;
Mais, le surlendemain, à l'école primaire,
Les orphelins faisaient envie aux écoliers,
En tirant ce raisin de leurs petits paniers.



Une Aumône



UMANT à ma fenêtre, en été, chaque soir,
Je voyais cette femme, à l'angle d'un trottoir,
S'offrir à tous ainsi qu'une chose à l'enchère.
Non loin de là, s'ouvrait une porte cochère
Où l'on entendait geindre, en s'abritant dessous,
Une fillette avec des bouquets de deux sous.
Et celle qui traînait la soie et l'infamie
Attendait que l'enfant se fût bien endormie
Et lui faisait alors l'aumône seulement.
— Tu lui pardonneras, n'est-ce pas? Dieu clément !



Préface d'un Livre Posthume

A la mémoire de Henri-Charles Read.

Celui qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans,
— Tel l'amandier précoce, au début du printemps,
Meurt pour une neige qui tombe. —
Il ne reste de lui que le bouquet glané,
Et, d'une main pieuse, ainsi qu'un frère ainé,
Je viens le poser sur sa tombe.

En lisant ces doux vers, qu'ils l'aient ou non connu,
Tous seront attendris par leur charme ingénu,
Par leur grâce simple et naïve,
Et, devinant quel homme eût été cet enfant,
Ils se demanderont pourquoi le sort défend
Qu'un tel être prospère et vive.

Pourquoi tant de charmants espoirs ont succombé ;
Pourquoi sur le chemin on trouve un nid tombé ;
Pourquoi le vent brise l'arbuste ;
Pourquoi l'artiste, un jour, laisse là, sans regret,
Une ébauche où déjà le chef-d'œuvre apparaît,
Et pourquoi le ciel est injuste !

Mais, devant ce jeune homme au sépulcre enfermé,
Moi qui vieillis, je dis à ceux qui l'ont aimé
Ou qui l'aimeront par son livre :
Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en floréal !
Heureux qui meurt, tout jeune, avec son idéal !
Dieu lui fait grâce et le délivre.

Car vivre, c'est souffrir. Quels maux n'eût pas soufferts
Le cœur ardent et bon qui s'épanche en ces vers ?
Il portait la marque fatale.
L'art, le bonheur, l'amour à ses yeux avaient lui ;
Il n'a pas eu le temps de voir fuir devant lui
Tous ces mirages de Tantale.

D'ailleurs, que savons-nous ? Hommes, courbons nos fronts.
Au delà du tombeau vers lequel nous courons
Siége une immuable justice;
Et nous saurons un jour qu'il est essentiel
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel
Pour que le soleil resplendisse.





A un Amant



MANT abandonné qu'une maîtresse oublie,
Pourquoi ce poing fermé que tu montres aux cieux ?
Pourquoi ce pli profond dans ton front soucieux
Et ce regard où brûle une ardeur de folie ?

Pourquoi ce désespoir ? Parce qu'elle est jolie,
Parce qu'en caressant son corps délicieux,
En respirant sa bouche, en admirant ses yeux,
Tu trouvais un remède à ta mélancolie.

Tu pâlis en songeant à l'odeur de sa chair.
Son visage est toujours le seul qui te soit cher ;
De tout autre, aussitôt blasé, tu te dégoûtes.

Va, tu me fais pitié, triste martyr d'amour !
La vie est un éclair, la beauté dure un jour.
Songe aux têtes de morts qui se ressemblent toutes.





La Chambre Abandonnée

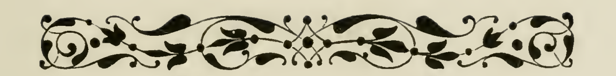


LA chambre est depuis très longtemps abandonnée,
Les meubles sont flétris, la tenture est fanée.
Un jour, on est parti sans fermer les volets.
Et le soleil, celui des torrides juillets
Aussi bien que celui des décembres polaires,
A longtemps promené ses regards circulaires,
Comme il fera demain, comme il fait aujourd'hui,
Dans ce lieu saturé de tristesse et d'ennui.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée.
Un peignoir rose tendre en soie enrubannée
Conserve, sur le grand divan de satin noir,

L'attitude d'un corps brisé de désespoir ;
Et, depuis le départ, deux pantoufles mignonnes
Traînent sur la peau d'ours, près du lit à colonnes,
De la dernière nuit encor bouleversé.
Partout, sur l'écrin vide et le livre laissé,
Où la fuite fiévreuse et brusque se devine,
La poussière a posé sa neige grise et fine ;
Et, dans les hauts miroirs brumeux, rien n'est resté
Du sourire qu'ils ont autrefois reflété.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée.
Une causeuse est là, devant la cheminée.
Quel secret monotone échangent donc entre eux
Le large fauteuil vide et le foyer poudreux ?
O morne solitude ! ô silence sévère !
Sur la table une rose est morte dans un verre ;
Les feuilles tour à tour ont chu comme un fardeau,
Et leurs cadavres noirs, autour du verre d'eau,
Sont épars tristement et font une jonchée
Sur qui semble pleurer la tige desséchée.
Enfin la seule chose encor qui remuait
Dans cet intérieur immobile et muet,
Le seul objet doué d'une âme, d'une haleine,
La pendule de Saxe aux fleurs de porcelaine
A dû depuis longtemps, très longtemps, s'arrêter...
Comme tu cesseras bientôt de palpiter,
O toi dont je maudis l'existence obstinée,
Cœur plus désert que n'est la chambre abandonnée !



Le Bateau-Mouche

N court bien loin, bien loin, chercher des paysages
Avec des pins brisés sur des torrents sauvages
Et des paquets de mer tordus sur des récifs ;
Mais le Parisien, dédaigneux des poncifs,
Pour voir des coins charmants et des tableaux intimes,
Se contente d'aller pour ses quinze centimes,
A bord d'un bateau-mouche alerte et matinal,
Du viaduc d'Auteuil au Pont National.
Spectacle intéressant plus qu'on ne s'imagine !
Bercé par le hoquet rhythmé de la machine

Auquel parfois l'écho des rivages répond,
Le flâneur fume et rêve en marchant sur le pont.
Là, du monde amusant survient à chaque escale :
C'est l'ouvrier lisant la feuille radicale
Que rédige pour lui Rochefort ou Naquet ;
C'est le bourgeois de Londres, armé d'un Cook's ticket
Et traînant après lui trois miss en robe courte,
Le patronnet portant sur sa tête une tourte,
Le gros homme en sueur qui s'assied et dit : Ouf !
Et la pâle grisette en mince water-proof,
Avec ses jolis yeux et son teint de chlorose.

Allez là par un temps voilé de brume rose,
Par un matin d'octobre ou d'avril, voulez-vous ?
Faites moi le trajet complet pour vos trois sous ;
Et puis, — j'aime à vous croire une âme délicate, —
Autour des bains Vigier ou près de la frégate,
Dites-moi franchement si vous n'avez pas vu
Des vrais motifs à peindre et d'un charme imprévu,
Emergeant du brouillard que le soleil dissipe,
Où le père Corot aurait fumé sa pipe.

Pour moi qui de Paris fais mes seules amours,
J'accomplis ce voyage au moins tous les huit jours.
J'en connais tous les coins par cœur ; je me rappelle
Combien la flèche d'or de la Sainte Chapelle,
Par un matin d'hiver anime le tableau ;
J'ai noté le fracas impétueux de l'eau,
Quand, cédant à l'effort du bateau-mouche en marche,

Elle va se briser sous les ponts, contre l'arche.
De tous ces riens charmants je ne suis jamais las.
J'ai pour ami, devant le port Saint-Nicolas,
Un vieil arbre isolé qui montre ses racines.
Puis, quand j'ai bien assez regardé mes voisines
Qui du *Petit Journal* lisent le feuilleton,
Je descends, à travers la foule d'un ponton
Qui ferait le bonheur des impressionnistes;
Et, tout le long des quais où sont les bouquinistes,
Le cerveau tout grisé de tant d'aspects divers,
Je rentre en feuilletant les volumes de vers.





La Nymphe de Ville-d'Avray

au

Monument de Corot

STROPHES DITES PAR Mlle BLANCHE BARRETTA, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

LE 27 MAI 1880



EVANT ce marbre clair encadré de verdure
Qu'à l'intime et naïf ami de la nature
Ont élevé vos soins touchants,
La nymphe de ces bois, muse simple et rustique,
Doit apporter aussi son tribut poétique,
Les mains pleines de fleurs des champs.

Le bon Corot m'aimait. Je suis l'une de celles,
Alors que l'aube emplit de vagues étincelles
L'horizon frileux du matin,
Que l'artiste, — c'était son heure favorite, —
Voyait passer, avec les yeux de Théocrite,
Au fond du brouillard argentin.

C'est moi qu'il a montrée, assise au pied d'un hêtre,
Essayant de noter sur la flûte champêtre
Quelque musique de berger ;
C'est moi, mêlée au chœur de mes sveltes compagnes,
Qu'il faisait, dans la paix sereine des campagnes,
Tourner sur un rhythme léger.

Je le connaissais bien, le vieux bonhomme en blouse,
Et, quand il préparait sur un coin de pelouse
Son chevalet et ses pinceaux,
Pour embellir encor ses extases secrètes,
J'étais là, j'exaltais l'odeur des violettes,
J'excitais le chant des oiseaux.

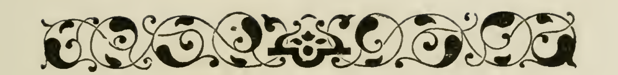
Tandis qu'il travaillait, abrité par un saule,
Je venais regarder par dessus son épaule,
A petits pas, tout doucement ;
Il peignait à la hâte, et sous sa brosse agile,
J'ai pu voir bien souvent, moi, fille de Virgile,
Eclore son rêve charmant.

Ses esquisses, c'est moi qui les vis la première
L'eau verte et pure où court un frisson de lumière,
L'azur du ciel, l'or du genêt,
Le flot des épis mûrs ondulant sous les brises,
Les couchants enflammés et les aurores grises,
J'étais là quand il les peignait.

Hélas ! depuis cinq ans qu'est mort le grand artiste,
Moi, la nymphe des bois qu'il aimait, j'étais triste,
Et souvent, tout bas, j'ai gémi,
Quand, au printemps, gardant son souvenir fidèle,
Devant moi le bleuet disait à l'hirondelle :
— Où donc est notre vieil ami ?

Mais vous nous le rendez. Voici notre poète !
Un doux rossignol chante au dessus de sa tête.
C'est lui ! nous le reconnaissons !
C'est bien son bon visage ! il regarde, il respire !
Oiseaux ! fleurs ! Désormais vous le verrez sourire
Dans vos parfums, dans vos chansons ;

Et, près de la fontaine où vit sa chère image,
Portant comme aujourd'hui quelque odorant hommage,
Je reviendrai souvent m'asseoir,
Au moment qui berçait si mollement son rêve,
Quand l'étang s'assombrit et quand au ciel se lève
La divine étoile du soir.



L'Anneau

A E...



ORSQUE des anciens morts on trouble le repos,
Qu'on soulève le marbre effrité des tombeaux,
Qu'au sépulcre on ose descendre,
Et qu'on viole, après un travail dur et long,
Le funèbre secret des vieux cercueils de plomb,
On n'y trouve que de la cendre.

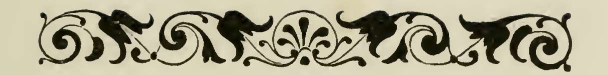
Plus trace d'ossements, plus trace de linceul,
L'implacable néant a tout dévoré, seul,
Comme une bête carnassière.
Lentement, lentement, tout s'est décomposé.
Le squelette lui-même à la fin s'est usé.
Rien, plus rien qu'un peu de poussière.

Pourtant, en la fouillant du bout de son soulier,
Parfois le fossoyeur voit un objet briller
Parmi cette cendre incolore.
C'est l'anneau que le mort jadis eut à son doigt
Et qui, métal fidèle et pur, comme il le doit,
Demeure intact et brille encore.

Dans ces jours de chagrin où je hais le soleil,
Il me semble souvent que mon cœur est pareil
A ces antiques sépultures,
Et qu'on n'y peut plus rien désormais découvrir
Des mille sentiments qui l'ont tant fait souffrir
Par leurs cruelles impostures.

Ce n'est plus que néant, que ténèbres, qu'oubli ;
Et ce tombeau, d'un peu de froide cendre empli,
M'en offre le parfait modèle ;
Mais l'œil de ma pensée y voit briller encor,
Comme au fond de l'ancien sépulcre l'anneau d'or,
Ton souvenir tendre et fidèle.





Sur une Tombe au Printemps

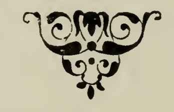
A. H. GIACOMELLI

A vieille croix s'effrite au fond du cimetière,
Mais avril embellit le signe des douleurs ;
La fauvette y fait halte et de ses douces fleurs
Un sauvage églantier la couvre tout entière.

La voix du rossignol vaut bien une prière
Et moins que la rosée un regret a de pleurs.
Dans ces parfums, dans ces chansons, dans ces couleurs,
On sent revivre ici l'immortelle matière.

O vieux mort oublié de qui l'orgueil humain
A sans doute rêvé l'éternel lendemain
Au sein du paradis, dans les apothéoses,

Aujourd'hui n'as-tu pas un destin aussi beau,
Si ton esprit épars autour de ce tombeau
Chante avec les oiseaux et fleurit dans les roses ?





Le Vin

A ERNEST CHAZE.



ONGTEMPS, dans l'atmosphère humide des caveaux,
Sous la voûte profonde et de nitre imprégnée,
Sous la poussière et sous les toiles d'araignée,
Le jeune vin vieillit dans les flacons nouveaux.

Il faut que dans le calme et l'ombre des tombeaux
La sublime liqueur dure plus d'une année,
Avant que d'accomplir sa noble destinée
D'exalter un instant nos cœurs et nos cerveaux.

Ainsi, Chaze, il en est de la pensée humaine ;
C'est par un très secret et très lent phénomène
Qu'elle se plie enfin au rhythme harmonieux.

Un doux sonnet mûrit comme un bordeaux suave ;
Et tu fais bien, ami, qui vis dans une cave,
De lire de beaux vers en buvant tes vins vieux.





Portrait de Victor Hugo, par Bonnat



'EST Hugo ! C'est bien lui ! Quelque puissante idée
Occupe en ce moment cette tête accoudée :
Un noble songe emplit son œil terrible et doux,
Et, dans ce front pensif qui nous domine tous
Et comme les vieux monts a de la neige au faîte,
Se forment en secret les grands vers de prophète
Qu'il fait flamber aux murs des palais triomphants,
Ou bien une chanson pour ses petits-enfants.
Il est bien ressemblant. C'est le maître lui-même !
Aussi le siècle entier, qui l'admire et qui l'aime,

Approuve ton travail, peintre, et te dit merci
D'avoir fait ce portrait juste en ce moment-ci,
De nous avoir montré sa face auguste, telle
Qu'elle resplendira dans sa gloire immortelle,
Et de nous avoir peint le vieillard triste et beau,
Qui fixe son regard profond sur le tombeau,
Où le plus grand, hélas ! descend comme le moindre,
Et qui, son labeur fait, va lentement rejoindre
Homère en son Olympe et Dante en son Enfer,
Calme comme un coucher de soleil sur la mer !





Le Rêve

D'APRÈS LE TABLEAU DE JULES LEFEBVRE



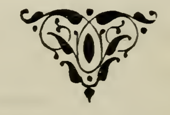
ÉGÈRE et d'or pâle coiffée,
Dans un nuage, sur les eaux,
C'est bien la transparente fée
Des nénuphars et des roseaux.

Demi-voilé pour le profane,
Il semble craindre le regard,
Ce corps exquis et diaphane
Qui se roule dans le brouillard.

Vers quel mystérieux voyage
Va le blond fantôme flottant?
Est-ce une femme, est-ce un nuage
Qui glisse et vole sur l'étang?

Mais déjà tout s'emplit d'aurore,
Et, dans le ciel rose et vermeil,
L'apparition s'évapore
Au premier rayon du soleil,

Et ne laisse pas plus de trace
Que le rapide éclair d'azur
De ce martin-pêcheur qui passe
N'en a laissé sur le flot pur.





L'Éducation Maternelle

D'APRÈS LE GROUPE EN MARBRE D'EUGÈNE DELAPLANCHE

EBOUT près de sa mère assise
Qui lui présente l'A B C,
La petite reste indécise,
Bouche ouverte et regard baissé.

Adorable sans être belle,
La fillette aux mignons pieds nus
Avec attention épelle
Les caractères mal connus.

La mère, dont le geste auguste
Enseigne et protége à la fois,
Enveloppe d'un bras robuste
L'enfant qui lit à demi-voix.

Et, montrant d'un bout de baguette
Le livre encor bien mal appris,
Sur le naïf visage guette
L'éclair qui suit un mot compris.

Sculpteur, ton œuvre est bonne! En elle
Tu sus fixer l'instant soudain
De cette attente maternelle
Et de cet effort enfantin.

A la Vierge près de Sainte-Anne,
J'avais d'abord rêvé devant
Cette humble et douce paysanne
Qui montre à lire à son enfant;

Puis j'ai mieux vu ton espérance,
Et j'ai compris que tu courbais
Le peuple à venir de la France
Sur les lumineux alphabets.



Rêverie

D'APRÈS LE TABLEAU DE GUSTAVE JACQUET



u sortir du lit de dentelle,
Les cheveux emmêlés encor,
Ce matin, à quoi rêve-t-elle
Dans le vieux fauteuil gaufré d'or?

Sur sa poitrine, sa main fine
Se pose d'un geste distrait.
Hélas! est-ce qu'elle y devine
Le lent travail d'un mal secret?

Car c'est un matin de novembre,
Et sous le velours onduleux
De la longue robe de chambre,
Son frêle corps est tout frileux.

On dirait presque qu'elle tremble;
Ce cher visage est amaigri,
Et cette bouche exquise semble
Avoir plus toussé que souri.

Serait-il si cruel, le rêve
De l'enfant pensive aux yeux las?
Songe-t-elle qu'elle est bien brève
La claire saison des lilas?

Pauvre mignonne! Songe-t-elle
Que l'automne vient de finir,
Qu'il fait froid et que l'hirondelle
Sera bien lente à revenir?





Le Régiment qui passe

D'APRÈS LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE



AR un temps de boue et de glace,
Le peuple, toujours enfantin,
Regarde un régiment qui passe
Devant la Porte-Saint-Martin.

C'est un régiment de la ligne;
Astiqué comme aux anciens jours,
Le tambour-major, d'un air digne,
Précède les petits tambours.

Deux officiers qui, pour les suivre,
Maintiennent leurs chevaux au pas,
Au-delà des saxhorns de cuivre
Dominent les fronts, et là-bas,

A travers la brume incertaine,
Tels des pavots dans les épis,
S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats, le populaire
S'est en grand'hâte rassemblé;
Un flot de gamins accélère
Sa marche à leur pas redoublé.

La troupe passe, calme et gaie,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête,
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier tirant sa charrette
Ou portant son fils sur ses bras.

Et, rêvant déjà de bataille,
Tous sont heureux naïvement;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment.



Aux Femmes de Lyon

Ces vers ont été récités à Lyon, quand une crise de l'industrie
de la soie réduisait la population ouvrière
à une grande misère.

O femmes qui vivez dans le luxe et la joie
Et qui, lasses un jour de vos robes de soie,
Les quittâtes avec dédain,
O femmes qui suivez la mode séductrice,
Il faut que vous sachiez que, pour ce seul caprice,
Des milliers d'hommes sont sans pain.

Avez-vous jamais su, belles patriciennes,
Alors que vous alliez aux fêtes anciennes
    Danser, rire et parler d'amour,
Qu'un peuple d'ouvriers, plein d'enfants et de mères,
Gagnait sa vie avec vos chiffons éphémères,
    Avec vos parures d'un jour ?

C'était ainsi pourtant. Pour que vous fussiez belles,
Pour vous donner toujours des toilettes nouvelles,
    Pour ces satins que vous portiez,
Pour ces robes d'hier à présent dédaignées,
Des milliers de canuts, actives araignées,
    S'asseyaient devant leurs métiers.

Parce que vous usiez ces vêtements de fête,
Le tisserand lançait en chantant sa navette
    Et la Croix-Rousse prospérait ;
Parce que vous changiez de jupe et de corsage,
Le ménage vivait, la fillette était sage,
    On n'allait pas au cabaret.

Ces choses se passaient, mais vous n'y songiez guère.
Puis, tout-à-coup, voici que la soie est vulgaire
    Et que l'on n'en veut plus enfin ;
Le cachemire est mieux, le drap est plus commode.
On a quitté ce goût, on a changé de mode...
    Et tout un peuple meurt de faim !

Femmes du monde, il faut vous dire cette chose.
Car, sans vous en douter, oui, vous êtes la cause
Qui produit ce terrible effet.
Vous devez regarder ce spectacle sévère
Et mesurer le bien que vous avez à faire
A ce mal que vous avez fait.

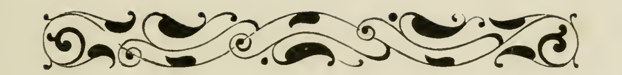
Sans être pour cela de malins philosophes,
Nous pouvons bien prévoir qu'aux anciennes étoffes
Vous reviendrez un beau matin ;
Vous ferez des heureux en faisant des folies
Et trouverez encor moyen d'être jolies
Sous la moire et sous le satin.

Mais, avant tout, songeons à la ville affamée.
Ils sont sans pain ! Ils sont trente mille, une armée !
Et le désaccord est bien vieux
Entre maigres et gras, entre joyeux et tristes.
Il faut donner ! Ce sont les riches égoïstes
Qui font les pauvres envieux.

Femmes, il faut donner !... Au père de famille,
A la mère sans lait pour l'enfant, à la fille
Dont la beauté peut s'indigner
Que la faim creuse ainsi son visage livide,
Aux petits écoliers qui vont, le panier vide ! ..
Il faut donner, donner, donner !

Donner ! C'est la sagesse éternelle et profonde.
Devant la charité, misère du vieux monde,
    Tu recules et tu décroîs !
Partage, amour, bonté ! C'est bien la loi suprême ;
Et, depuis deux mille ans, pour qu'on s'entr'aide et s'aime,
    Jésus nous bénit sur la croix.





Le Cadeau de Sahagun le Vieux

ESPADERO DE TOLÈDE

AU BARON CH. DAVILLIER



Le vieux maître, à la lame ayant assujetti
La poignée à quillons, pas-d'âne et contre-garde,
Est debout sur le seuil de sa porte et regarde
Le chef-d'œuvre nouveau de sa forge sorti.

Il songe que bientôt il l'aura converti
En beaux ducats sonnants ; mais ayant, par mégarde
Levé les yeux, il voit, sous le feutre à cocarde,
Passer un spadassin, dans sa cape blotti.

C'est le célèbre Ruy, dont l'humeur singulière
Est de faire au pommeau de sa lourde rapière
Une encoche au couteau, quand il tue un chrétien.

Et, d'or moins que de gloire ayant l'âme occupée,
L'artiste, qui voulait bien placer son épée,
Arrêta le bretteur et la donna pour rien.





Pour Guitare solo



L'ARGENTIER m'a tenté : — Je t'offre
Mes trésors, ami, si tu veux.
Puise à pleines mains dans mon coffre.
— Garde ton or ; j'ai ses cheveux.

Le Torero m'a tenté : — Page,
Je prétends de pourpre arroser
Pour toi seul le champ de carnage.
— Garde ton sang , j'ai son baiser.

L'Inquisiteur m'a tenté : — Maître,
Ces bûchers flambant sous les cieux,
A tes ordres je veux les mettre.
— Garde ta flamme ; j'ai ses yeux.

L'Empereur m'a tenté : — Beau sire,
Si tu veux mon globe d'or fin,
Je te le donne avec l'empire.
— Garde ton globe ; j'ai son sein.

Dieu m'a tenté : — Pêcheur rebelle,
Je jugerai ton âme un jour.
Veux-tu le Paradis pour elle ?
— Garde ton ciel ; j'ai son amour.





Ballade de François Coppée

A SON MAITRE

THÉODORE DE BANVILLE

Sur leur commun Amour de la Poésie

u l'as bien dit, mon bon maître Banville,
Les temps sont durs pour les pauvres rimeurs.
Nous ignorons, ne dînant guère en ville,
Les crus classés et les fines primeurs,
Et tout le gain est pour nos imprimeurs.

Ce siècle est vieux, porte de la flanelle
Et n'entend plus sonnet ni villanelle ;
Pourtant le Luth est là, qu'il faut saisir.
Comme Caussade a tué La Tournelle,
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir.

La politique est un plat vaudeville ;
La soif de l'or aigrirait nos humeurs.
Laissons les sots traiter de chose vile
Nos rêves bleus d'amants et de fumeurs
Et dire, ô rhythme immortel, que tu meurs.
Le philistin, à la voix solennelle,
Peut s'enrouer comme Polichinelle ;
Laissons-le geindre et gronder à loisir.
Foin du bon sens de madame Pernelle !
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir.

Le cœur joyeux, sans soin bas et servile,
Abandonnons le monde et ses clameurs.
Allons nous-en par les bois de Chaville
Ou sur la Seine aux doux flots endormeurs,
Pour y chanter des chansons de rameurs.
Un libre esprit nous toucha de son aile
Et la nature est pour nous fraternelle ;
D'aucun sultan nul de nous n'est visir
Et n'a blessé même une coccinelle.
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir.

ENVOI

O maître, ô toi que la Muse éternelle
Sur le Parnasse a mis en sentinelle
Et pour son preux entre tous sut choisir,
Notre œuvre est bonne et nous croyons en elle ;
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir.





Ballade de Banville

A SON CHER

FRANCOIS COPPÉE


UI, cher rimeur, faisons des vers pour rien,
Pour le plaisir, comme jadis Caussade
Tuait, suivant un bon historien.
Vive Thalie et sa douce embrassade!
Chantons! contons comme Schéhérazade!

Que nos oiseaux divins s'élancent vers
L'azur céleste et charment l'univers!
Drame, sonnet, farce, idylle, épopée,
Tout nous sourit dans le bel art des vers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Poème grec, chinois, assyrien,
Tout nous est bon, si nulle palissade
Ne vient heurter nos pas. Victorien
A pris d'assaut avec une glissade
Le noir palais à la triste façade.
Pour moi je suis contemplé de travers
Par les vieillards ornés d'abat-jours verts;
Mais je me ris de leur prosopopée,
En m'amusant à des rhythmes divers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Chez notre idole être galérien
Pour mon plaisir vaut mieux qu'une ambassade,
Et tu chéris le luth aérien,
Lorsqu'en ce temps réaliste et maussade
Cadet-Roussel tourne au marquis de Sade.
Foin des romans compliqués et pervers!
Le sûr moyen d'être mangé des vers
Est ce qu'on trouve en leur pharmacopée.
Sur l'idéal gardons les yeux ouverts,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

ENVOI

Aimons la Muse, en dépit des revers,
Comme Rubens les déesses d'Anvers
Ou bien Néron sa maîtresse Poppée.
Pour elle encor j'ai la tête à l'envers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.





Sur un exemplaire de L'Exilée

ILLUSTRÉ

DE DESSINS A LA PLUME PAR UNE JEUNE FILLE



Le triste passé dont ces vers sont pleins,
M'est trop douloureux pour que je l'exhume.
Pourquoi devant moi rouvrir ce volume
Et me rendre ainsi tous mes vieux chagrins?

Mais, comme, du temps qu'on croyait aux saints,
Les bons imagiers en avaient coutume,
Une main de femme orna, par la plume,
Ce missel d'amour de charmants dessins.

Livre où gît mon cœur, ta douleur gémie
N'a pas su jadis toucher mon amie.
Que m'importe, hélas! qu'on t'ait fait si beau?

Mais l'injuste plainte est vite étouffée;
Er je m'attendris sur les doigts de fée
Qui jonchent de fleurs cet humble tombeau.





Pour une Fiancée

A Mlle MARIE G...



Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'aigrit la douleur!
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur;
Mais, quand un couple d'amants passe,

Je dis au bon Dieu : Rendez-leur
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré ;
Il est triste comme vous l'êtes,
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie.
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie !





Très Ancien Sonnet



RÈS du vitrail vermeil où flotte
L'ombre des tilleuls du jardin,
Droite dans son vertugadin,
Brode la fière huguenote.

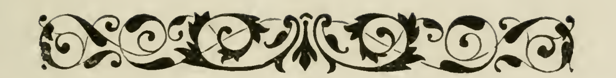
Le chat joue avec sa pelotte.
L'aiguille s'arrête; et soudain
Elle perd son air de dédain,
Se cache le front et sanglote.

C'est que, rouge encor du péché,
La belle comtesse a caché
Dans son sein comme une relique,

Le dernier bouquet défleuri
Du petit page catholique
Qu'hier a chassé son mari.

1867





Caprice Attendri


u paradis d'amour, mon enfant, je le sais,
On ne mord qu'une fois la pomme tentatrice;
Et nous portons tous deux l'ardente cicatrice
Du coup qui pour jamais jadis nous a blessés.

Mais pour ne plus avoir les espoirs insensés,
Il ne faut pourtant pas que tout bonheur périsse;
Nous savons le saisir encor dans un caprice,
Nous nous attendrissons une heure, et c'est assez.

Renouvelons, veux-tu ? l'illusion charmante ;
Jette-moi tes deux bras au cou, comme une amante,
Baise-moi sur la bouche et dis-moi : M'aimes-tu ?

Mon enfant, oublions l'Eden et notre chute,
Et bénissons l'amour si, pour une minute,
Nos yeux se sont mouillés et nos cœurs ont battu.





Pour une Blonde inconnue



E ne vous connais pas, mais pas le moins du monde.
Je ne sais rien de vous, pas même votre nom,
Pas même la couleur de vos yeux; rien, sinon
Que vous êtes jolie et que vous êtes blonde.

Ce caprice vous vint, pendant une seconde,
De vouloir de mes vers, et je n'ai pas dit : Non.
Vos cheveux sont l'aurore, et, pareil à Memnon,
Il faut qu'à ce lever de soleil je réponde.

Car un amour perdu, mais dont je souffre encor,
Naguère m'inspira pour un front nimbé d'or;
Ce sont des cheveux blonds qui me firent poète.

Toute blonde me rend mon ancienne langueur;
Aussi pour vous ces vers ont chanté dans ma tête,
Rhythmés aux battements plus émus de mon cœur.





Ballade

POUR DEUX DAMES QUI SONT AMIES



ENRIETTE est blonde et Thérèse
Est brune avec des airs nerveux :
L'une est la tendre miss anglaise,
L'autre est la Grecque aux beaux cheveux.
Entre elles partageant mes vœux,
J'ose rêver de bigamies;
Car, pour être comme je veux,
C'est le secret des deux amies.

J'ai pu les courtiser à l'aise,
Un beau soir, loin de tous fâcheux;
Mais le cœur se prend, quand on baise
Une main fine, un cou neigeux,
Sans refus par trop ombrageux.
Pourquoi leurs pudeurs endormies
M'ont-elles permis ces doux jeux?
C'est le secret des deux amies.

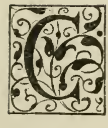
Avec la brune aux yeux de braise
Ou la blonde aux bras paresseux,
Je voudrais bien cueillir la fraise
Ou sabler le Cliquot mousseux.
De tous les moyens quels sont ceux
— Sans compter ces rimes gémies, —
Qui me rendraient aussi chanceux?
C'est le secret des deux amies.

ENVOI

Princesses, mon cœur langoureux
A fait beaucoup d'économies.
Qui de vous veut d'un amoureux?
C'est le secret des deux amies.



Billet



HÉRIE, un excellent poëte a dit un jour :
Le meilleur du voyage est encor le retour.
A coup sûr, j'ai passé de bien bonnes journées
Dans ce recoin perdu des vieilles Pyrénées.
Au petit trot léger d'un cheval béarnais
J'ai couru ce beau val d'Ossau que tu connais;
J'ai revu les hameaux avec leurs toits d'ardoise,
Les grands monts verdoyants sous un ciel de turquoise,
Et le haut pic de Ger, au soleil tout roussi,
Regardant par dessus l'épaule du Gourzi.

Tu sais que c'est charmant de trotter près du Gave
Qui bondit en chantant sur les pierres qu'il lave,
D'aspirer cet air pur et de jeter des sous
Aux enfants en haillons qui courent devant vous,
Leurs sabots à la main, pieds nus dans la poussière;
Et tu l'aimes aussi, la source hospitalière
D'où je viens, ayant bu la vie, et les poumons
Endurcis pour l'hiver au fort souffle des monts.
Oui, j'ai passé là-bas de très bons jours; mais l'heure
Du départ, crois-le bien, fut pour moi la meilleure.
Monts géants, gaves purs, beaux arbres, ciel d'été,
En quittant tout cela, je n'ai rien regretté.
Car là-bas, bien plus loin que les collines bleues,
Tout là-bas, dans le Nord, à plus de deux cents lieues,
Je savais que j'allais retrouver ton amour;
Et, quand je suis monté, vois-tu, par un beau jour
De septembre, aux fraîcheurs déjà presque automnales,
Dans l'antique landau tout alourdi de malles,
Et lorsque le cocher a fait claquer son fouet,
Vers toi, mon cher amour, tout mon cœur refluait.
Car j'allais te revoir; car le vent de la plaine
D'avance m'apportait dans sa suave haleine
Ton baiser du retour qui sera si joyeux,
Et le grand ciel avait la couleur de tes yeux.
Tout semblait me parler de toi dans la nature;
Et, lorsque les chevaux de la vieille voiture
Secouaient les harnais de cuir sur leurs garrots,
Ta joie en m'espérant riait dans les grelots.



L'Asile de Nuit

Poésie dite par M. Coquelin ainé, à l'occasion du centenaire
de la Société Philantropique,
le 9 mai 1880



UN soir, — ce souvenir me donne le frisson, —
Un ami m'a conduit dans la triste maison
Qui recueille, à Paris, les femmes sans asile.
La porte est grande ouverte et l'accès est facile.
Disant un nom, montrant quelque papier qu'elle a,
Toute errante de nuit peut venir frapper là.
On l'interrogera seulement pour la forme.
Sa soupe est chaude ; un lit est prêt pour qu'elle y dorme;
L'hôtesse qui la fait asseoir au coin du feu,
Respectant son silence, attendra son aveu.

Car on veut ignorer, en lui rendant service,
Si son nom est misère ou si son nom est vice,
Et, dans ce lieu, devant tous les malheurs humains
On sait fermer les yeux autant qu'ouvrir les mains.

J'ai vu. J'ai pénétré dans la salle commune
Où, muettes, le dos courbé par l'infortune,
Leur morne front chargé de pensers absorbants,
Les femmes attendaient, assises sur des bancs.
Que de chagrins poignants, que d'angoisses profondes
Torturent dans le cœur ces pauvres vagabondes,
Dont plusieurs même, avec un doux geste honteux,
Étreignent un petit enfant, quelquefois deux !
On m'a dit ce qu'étaient ces pauvres délaissées :
Ouvrières sans pain, domestiques chassées,
Et les femmes qu'un jour le mari laisse là,
Et les vieilles que l'âge accable, et celles-là
Dont la misère est triste entre les plus amères,
Les victimes d'amour, hélas ! les filles-mères
Qui, songeant à l'enfant resté dans l'hôpital,
Soutiennent de la main le sein qui leur fait mal.
J'ai vu cela. J'ai vu ces pauvresses livides
Manger la soupe avec des sifflements avides,
Puis, lourdes de fatigue et d'un pas affaibli,
Monter vers ce dortoir, tous les soirs si rempli.
Mon regard les suivait ; et, pour leur nuit trop brève,
Je n'ai pas souhaité l'illusion du rêve,
— Au matin, leur malheur en eût été plus fort, —
Mais un sommeil profond et semblable à la mort !

Car dormir, c'est l'instant de calme dans l'orage;
Dormir, c'est le repos d'où renaît le courage,
Ou c'est l'oubli du moins pour qui n'a plus d'espoir.
Vous souffrirez demain, femmes. Dormez, ce soir!

Oh! naguère, combien d'existences fatales
Erraient sur le pavé maudit des capitales,
Sans jamais s'arrêter un instant pour dormir!
Car la loi, cette loi dure à faire frémir,
Défend que sous le ciel de Dieu le pauvre dorme!
Triste femme égarée en ce Paris énorme,
Qui sors de l'hôpital, ton mal étant fini,
Et qui n'as pas d'argent pour sonner au garni,
Il est minuit! Va-t'en par le désert des rues!
Sous le gaz qui te suit de ses lumières crues,
Spectre rasant les murs et qui gémis tout bas,
Marche droit devant toi, marche en pressant le pas!
C'est l'hiver! et tes pleurs se glacent sur ta joue.
Marche dans le brouillard et marche dans la boue!
Marche jusqu'au soleil levant, jusqu'à demain,
Malheureuse! et surtout ne prends pas le chemin
Qui mène aux ponts où l'eau, murmurant contre l'arche,
T'offrirait son lit froid et mortel... Marche! marche!

Ce supplice n'est plus. L'errante qu'on poursuit
Peut frapper désormais à l'Asile de Nuit;
Ce refuge est ouvert à la bête traquée;
Et l'hospitalité, sans même être invoquée,
L'attend là pour un jour, pour deux, pour trois, enfin

Pour le temps de trouver du travail et du pain.

Mais la misère est grande et Paris est immense;
Et, malgré bien des dons, cette œuvre qui commence
N'a qu'un pauvre logis, au faubourg, dans un coin,
Là-bas, et le malheur doit y venir de loin.
Abrégez son chemin; fondez un autre asile,
Heureux du monde à qui le bien est si facile.
Donnez. Une maison nouvelle s'ouvrira.
Femme qui revenez, le soir, de l'Opéra,
Au bercement léger d'une bonne voiture,
Songez qu'à la même heure une autre créature
Ne peut aller trouver, la force lui manquant,
Tout au bout de Paris, le bois d'un lit de camp!
Songez, quand vous irez, tout émue et joyeuse,
Dans la petite chambre où tremble une veilleuse,
Réveiller d'un baiser votre enfant étonné,
Que l'autre dans ses bras porte son nouveau-né,
Et que, se laissant choir sur un banc, par trop lasse,
Jetant un œil navré sur l'omnibus qui passe,
Elle ne peut gagner la maison du faubourg ;
Car la route est trop longue et l'enfant est trop lourd!

Oh! si chacun faisait tout ce qu'il pourrait faire!...

Un jour, sur ce vieux seuil connu de la misère,
Une femme parut de qui la pauvreté
Semblait s'adresser là pour l'hospitalité;
On allait faire entrer la visiteuse pâle,

Quand celle-ci, tirant de dessous son vieux châle
Des vêtements d'enfant arrangés avec soin,
Dit :

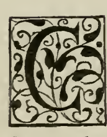
— Mon petit est mort et n'en a plus besoin...
Ce souvenir m'est cher, mais il est inutile,
Partagez ces effets aux bébés de l'asile...
Car mon ange aime mieux... mon cœur du moins le croit...
Que d'autres aient bien chaud, pendant qu'il a si froid !

Noble femme apportant le denier de la veuve,
Mère qui te souviens d'autrui dans ton épreuve,
Grande âme où la douleur exalte encor l'amour,
Sois bénie !... Et vous tous, riches, puissants du jour,
Vous qui pouvez donner, ô vous à qui s'adresse
Cet exemple de simple et sublime tendresse,
Au nom des pleurs émus que vous avez versés,
Ne faites pas moins qu'elle et vous ferez assez !





Au Jardin du Luxembourg



HER et vieux Luxembourg!—c'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers ;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons j'étais déjà de ceux

Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire ;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,
Et la fière Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois encore, auprès de la maison des cygnes,
Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,
Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Evoquaient l'Océan et les courses lointaines.
Ah ! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches,
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches ;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage !

L'amour ! ce fut aussi sous tes rameaux flottants,
Jardin chéri, que j'ai tant souffert à vingt ans.
T'en souviens-tu, vieux banc sur qui j'allais l'attendre,
La petite blondine au regard fin et tendre
Par qui mon cœur naïf voulait se croire aimé ?
Quand je passe par là, dans certains jours de mai

Où l'haleine des fleurs semble plus odorante,
Je revis les bons jours de notre idylle errante.
J'habitais en famille, elle avait un jaloux,
Et souvent pour abris, vieux parc, ces rendez-vous,
Où l'amour me brûlait de ses ardeurs premières,
N'eurent que tes lilas et tes roses trémières.
Je n'obtenais, toujours au moindre bruit craintif,
Qu'une rapide étreinte et qu'un baiser furtif.
Pour effleurer son front de ma bouche affolée
Il fallait profiter du tournant d'une allée
Et reprendre aussitôt l'air distrait et flâneur
Devant le vieux gardien avec sa croix d'honneur.
Mais nous avions vingt ans et c'était une fête !
Et cette éternité d'amour que le Prophète
Promet aux vrais croyants au sein du paradis,
Oui, je la donnerais toute, je vous le dis,
Pour le moment si court où, dans la Pépinière,
Avec sa caressante et mignonne manière,
Se serrant sur mon cœur, elle me demanda
Ce long baiser que seule a vu la Velléda.

O parc royal, tu vis finir sa fantaisie,
Et lorsque la douleur m'apprit la poésie,
— Car on ne sent tout son bonheur qu'en le perdant —
C'est toi qui fus encor mon premier confident.
Triste enfant de Paris, né loin de la nature,
C'est grâce à ton charmant asile de verdure
Que je l'ai devinée et que je la connais ;
C'est par toi que, jeune homme à la chasse aux sonnets,

Qui passais sans les voir près des joueurs de paume,
J'ai su que l'oiseau chante et que la fleur embaume ;
Et sous tes noirs rameaux je reviens aujourd'hui
Chercher la rime rare ou le mot juste enfui,
Et dans les volontés du rêve je m'enfonce,
A l'heure où le couchant saigne sous le quinconce
Et quand pour le départ roule au loin le tambour.

Pour toutes ces raisons je t'aime, ô Luxembourg !
Car ma jeunesse, hélas ! depuis longtemps passée,
Sur ton sable a semé son cœur et sa pensée,
Et mes premiers baisers comme mes premiers vers
Ont pris leur libre essor sous tes vieux arbres verts.
A toi je suis lié par un secret arcane.
Et quand je reviendrai, vieillard traînant ma canne,
Par quelque doux matin d'un automne attiédi,
Sur tes bancs au soleil me chauffer à midi,
Promets-moi, vieux jardin, témoin de mon aurore,
Quelque déception que me réserve encore
La volupté qui blase ou la gloire qui ment,
Que, devant une amante au bras de son amant,
Ou devant un rêveur qui va lisant un livre,
Le souvenir encor me rendra le cœur ivre
De ce qui l'enivrait en son doux floréal,
Et que je bénirai l'amour et l'idéal !







TABLE



ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

PAR

CH. UNSINGER

IMPRIMEUR A PARIS

Le 15 Mai 1881







